

M. CASEVITZ
 38, rue Broca, Paris 5e
 F. SKODA
 25, rue des Ecoles, Paris 5e

UDC 807.5 — 541.2

DE BRIC ET DE BROC: BRIC-A-BRAC ETYMOLOGIQUE (Recherches sur des radicaux onomatopéiques en grec ancien)

Summary: M. Casevitz first studies the onomatopoetic terms in β- and shows that there existed, in ancient times, simple onomatopoeias expressing natural sounds, on which extended forms are built. Some extended onomatopoeias have been assimilated, in Greek language, to the regularly alternating radicals. Lastly, more complex bases have been used, giving many derivatives. F. Skoda then shows that some names of the throat and trachea are expressive words. Every one, if individually considered, is difficult to explain; but, if included in a morpho-semantic field, these anatomical terms become analysable.

L'importance de l'onomatopée dans la langue n'est plus à démontrer*. En grec ancien, comme dans d'autres langues, anciennes ou modernes, les onomatopées proprement dites¹ se laissent aisément discerner mais „sont en nombre relativement restreint“,². A ces termes imitatifs, clairement reconnaissables, s'adjoignent de nombreuses formes expressives qui, communiquant des impressions sonores³ ou, parfois, visuelles⁴, suggèrent plus qu'elles n'imitent et dont la signification dépend de l'intention du locuteur.

* La première partie de cet article est due à M. Casevitz, la seconde à F. Skoda.

¹ Ces onomatopées *acoustiques* sont caractérisées par „une analogie entre les sons signifiés et les sons signifiants“ (P. Guiraud, *Les Structures étymologiques du lexique français*, Paris, 1967, p. 66).

² P. Guiraud, *op. cit.*, p. 66.

³ On a donc pu parler de mots *impressifs*, comme le montrent les études linguistiques portant sur différentes langues; voir M. Durand, „Les impressifs en vietnamien“, *BSL*, 55, 1960, p. XXXVIII; „Conclusions sémantiques et syntaxiques tirées de l'étude des impressifs en vietnamien“, *BSL*, 56, 1961, p. XXII—XXIV; „Les impressifs en vietnamien“, *Bull. Soc. Et. Indochin.* 26, 1961, p. 7—50. J. André a adopté cette terminologie dans *Les mots à redoublement en latin*, Paris, 1978, p. 14 et *passim*. M. Grammont avait déjà traité de la phonétique *impressive* (*Traité de phonétique*? Paris, 1963, 3^e partie). Sur le choix possible entre les termes *expressif* et *impressif*, discussion dans l'ouvrage de F. Skoda (cité *infra*, p. 31 et n. 4) § 2.20.

⁴ On trouve, dans de nombreuses langues, des radicaux expressifs qui utilisent un matériel sonore pour peindre des effets muets (tels les balancements, tremblements, frissons, tourbillons, fourmillements). S. Bernard-Thierry les définit comme des *onomatopées sans bruit* („Les onomatopées en malgache“, *BSL*, 55, 1960, p. 261). J. André donne à de telles formations le nom d'*onomatopées silencieuses* (*Les mots à redoublement en latin*, p. 106). Ces phénomènes synesthésiques ont été évoqués par F. Skoda dans „Remarques sur les radicaux onomatopéiques du grec, *Travaux du cercle linguistique de Nice*, 2, 1980, p. 14—16, dans *Le redoublement expressif : un universal linguistique, Analyse du procédé en grec ancien et en d'autres langues*, Paris, 1982, § 9—20 et dans „Ελελίζω I et II“, *Rev. Phil.*, 58 1984. 223—232.

Au linguiste revient la tâche de détecter ces formations qui, fondues dans un lexique donné, ont pu passer inaperçues. Certaines formes, réputées obscures, pourront ainsi être expliquées et, quand le bon sens l'autorisera, on réhabilitera l'analyse par l'onomatopée, battue en brêche au XIXe siècle et au début du XXe siècle. On sait combien le postulat saussurien de l'arbitraire du signe a duré, prenant „la valeur d'un dogme et tenant pour suspectes les hypothèses sur la valeur symbolique des sons“⁵. Ainsi Bally, Sechehaye, Meillet, Vendryes, Bloomfield et tant d'autres ont nié tout rapport entre sens et son. Pareille attitude, figée et caricaturale, engendra naturellement des opinions plus nuancées qui s'expriment dans les textes décisif d'E. Benveniste⁶ et de R. Jakobson⁷. Naguère raillé, tenu pour une infantile vue de l'esprit, le symbolisme sonore fut alors présenté comme „une relation indéniablement objective“⁸ à laquelle les recherches expérimentales récentes ont voulu apporter une démonstration⁹.

La récente parution du *Dictionnaire des Etymologies obscures* de P. Guiraud (Paris, 1982) permet de poser à nouveau le problème des lois possibles régissant la formation des mots expressifs. Déjà, chicanant sur la famille groupée autour du fr. *chiquer*¹⁰, P. Guiraud

⁵ P. Guiraud, *op. cit.*, p. 65.

⁶ „Nature du signe linguistique“, *Acta linguistica*, I, 1939 = *Probl. Ling. Gén.* I, p. 49—55.

⁷ „A la recherche de l'essence du langage“, *Diogène*, 51, 1965, p. 22—38, en particulier p. 31, où le linguiste insiste sur le fait que „Saussure lui-même atténua son principe fondamental de l'arbitraire en distinguant dans chaque langue ce qui est radicalement arbitraire de ce qui ne l'est que relativement“.

⁸ R. Jakobson, *Essais de linguistique générale* (traduction et préface de N. Ruwet), Paris, 1963, p. 241; cf. aussi B. Malmberg, „Couches primitives de structure phonologique“, *Phonétique générale et romane*, La Haye, 1971, p. 147—151; *Le langage, signe de l'humain*, Paris, 1979; P. Guiraud, *op. cit.*, p. 195.

⁹ P. Fraisse, „Le langage, études expérimentales: phonétique et symbolisme“, *Bull. Psych.* 15 (7—8), 1962, p. 388—404; M. Chastaing, „Pop, fof, pof, fofo, Vie et langage“, 159, 1965, p. 311—317; J. M. Peterfalvi, *Recherches expérimentales sur le symbolisme phonétique*, Paris, 1970; J. H. Weiss, „Phonetic symbolism and perception of connotative meaning“, *Journ. verb. learning verb. behavior*, 7, 1968, p. 574—577; M. Weirtheimer, „The relation between the sound of a word and its meaning“, *Amer. Journ. Psych.* 71, 1958, p. 412—415; L. L. Elliott-Tannenbaum P. H., „Factor-structure of semantic differential responses to visual forms and predictions of factor scores from structural characteristics of the stimulus shapes“, *Amer. Journ. Psych.* 76, 1963, p. 589—597. Voir encore la bibliographie présentée par T. Todorov in „Le sens des sons“, *Poétique*, 11, 1972, p. 446—462.

¹⁰ Voir P. Guiraud, „Le champ morphosémantique du verbe 'chiquer'“ (Essai sur le traitement étymologique des radicaux onomatopéiques), *BSL*, 55, 1960, p. 135—154. W. von Wartburg a répliqué dans les *Mélanges offerts à M. Delbouille, Linguistique romane*, Gembloux, 1964, p. 675—679 : „Les origines des mots à radical *chic-*“. Tandis que P. Guiraud essaie de fonder une sémantique synchronique sur une étymologie „interne“, von Wartburg défend la méthode rigoureuse de suite) l'étymologie historique et montre, non pas ce que les mots signifient, „à l'heure actuelle“ mais comment ils sont arrivés à signifier ce qu'ils signifient. On lira aussi l'article de Christian Schmitt, „Français moderne *chicaner*“, *Travaux de linguistique et de littérature* (publiés par le Centre de Philologie et littératures romanes, Univ. de Strasbourg), XIII, 1, Strasbourg, 1975, p. 99—106, qui tente d'ordonner le dossier en combinant les méthodes prétendument opposées de ses deux prédécesseurs. In fine, voir P. Guiraud, *Dictionnaire des étymologies obscures*, Introduction, p.

et W. von Wartburg avaient étudié ces problèmes que posent à l'étymologie „externe“, avec les méthodes traditionnelles, les mots à radicaux onomatopéiques; von Wartburg a montré de façon convaincante que les recherches d'étymologie synchronique ne sont pas contradictoires avec les reconstructions qu'opère l'étymologie diachronique. En grec, tout récemment, F. Skoda, dans *Le redoublement expressif: un universal linguistique, Analyse du procédé en grec ancien et en d'autres langues*¹¹, a étudié la fonction et la signification du procédé expressif que constitue le redoublement et mis en lumière les lois morphologiques du redoublement expressif, moins arbitraire qu'il n'y paraît. De son côté, J. L. Perpillou, dans son article „Verbes de sonorité à vocalisme expressif en grec ancien“¹², a montré la valeur imitative des voyelles dans les verbes de sonorité et les effets que le grec a su tirer de leur opposition.

Pour notre part, nous examinerons d'abord deux ensembles de mots constitués à partir de la consonne bilabiale sonore, seul ou combinée; ensuite, constatant que l'expressivité joue en rôle aussi dans le vocabulaire scientifique, nous étudierons les noms expressifs de la gorge.

I. *Les radicaux onomatopéiques en β-*

A partir d'une base monosyllabique à bilabiale initiale¹³, on trouve des onomatopées distinctes selon le timbre de la voyelle.

Βῆ βῆ imite le bêlement d'un mouton¹⁴. Simple chez Aristophane (fr. 642 K), l'onomatopée est redoublée chez Cratinos (43 K=45 K-A)¹⁵.

Βῆ¹⁶ constitue une base fixe à partir de laquelle ont été formés des mots attestés par Hésychius:

7—28 (notamment p. 21—22, la dérivation onomatopéique) et, pour le radical *chic-* („chicc- (H)-(racine)“, p. 211—217, où l'auteur applique les méthodes de „l'étymologie structurale“ (précédemment dite „interne“).

¹¹ Paris, 1982. Dans la suite de l'article, nous abrégerons par *Redoublement expressif*.

¹² REG, 95, 1982, p. 233-273. Dans la suite de l'article, nous abrégerons par „Verbes de sonorité“.

¹³ Sur /b/ dans les onomatopées, voir E. Schwyzer, GG, I, 291, avec les formes redoublées; pour la phonétique générale, voir M. Grammont, *Traité de phonétique*, p. 50—51 (sur l'opposition entre /ba/ et /pa/, respectivement doux et fort).

¹⁴ Cf. Rabelais, „bê bê bê bê o la belle voix!“ (*Quart-Livre*, chap. 6, Pléiade, p. 555). Sur les onomatopées naturelles, voir E. Schwyzer, GG, II, 599, n. 2.

¹⁵ Sur la fréquence d'un redoublement dans les onomatopées, voir E. Schwyzer, GG, I, 176 et 423. Le fragment d'Aristophane, θύειν με [θύτην codd.] μέλλει καὶ κελεύει βῆ λέγειν est à l'origine de la glose d'Hésychius β 554 Latte βῆ λέγειν βλαγχάσαι η θύει (accusat de l'édition Latte). Le fragment de Cratinos se présente ainsi: ὁ δὴ λοίσθιος ὅσπερ πρόβατον βῆ βῆ λέγων βαδίζει.

¹⁶ Βῆ imite le bêlement, cf. Et. Magn. et Souda: βῆ· ὡς μυητικὸν τῆς τῶν προβάτων φωνῆς. Cf. Varro, Res Rusticae, II, 1, 7: Ea (= caprae et oves) a sua voce Graeci appellant mela: nec multo secus nostri ab eadem voce sed ab alia littera (vox earum non „me“ sed „be“ sonare videtur) oves „ba>larē“ vocem efferentes dicunt, a quo post „balare“ extrita littera ut in multis.

- (β 546 Latte) βήζει · φωνεῖ
 (β 545 Latte) βηθήν · πρόβατον¹⁷
 (β 552 Latte) βήκη · χίμαιρα¹⁸

Le sens du verbe βήζειν est ambigu: „dire bê“, est-ce parler (émettre un son simple) ou „faire le cri d'un ovin“? Les substantifs, eux, se réfèrent clairement au petit bétail (ovins, caprins).

Βᾶ est une exclamation attestée par un fragment comique (*Hermippos*, 19 K, cité dans les *Anecd.* *Bekker* 85, 31, cf. *Eustathe* 855, 21¹⁹), syllabe qui sert de réponse à des interrupteurs²⁰. Ce βᾶ n'a rien à voir avec l'homophone rencontré dans les *Suppliantes* d'Eschyle, v. 892 et 901²¹.

¹⁷ Βηθήν s'intègre à la petite catégorie des noms d'animaux en -ην, -ηνος, tels ἀταγήν „francolin“, ou καμασήν, nom d'un poisson. Il doit s'agir ici d'une formation populaire qui est venue enrichir un groupe restreint de noms à suffixe -ην dont certains dérivent sans doute d'un radical i. e., tels κηφήν, ψήν (cf. P. Chantraine, *Formation*, p. 167—168; *DE*, ss. u. κηφήν, ψήν). Synchroniquement, βηθήν doit s'analyser à partir de βῆ βῆ: la nominalisation est marquée, outre l'accent unique, par l'adjonction de -ν qui représente le suffixe -ην avec *effacement* de η.

¹⁸ Βήκη (dont dérive le pluriel βηκλα = πρόβατα, *Hippocr.*, ap. *Gal.* 19, 88) n'appartient pas à une catégorie productive de noms d'animaux: on ne trouve guère que φώκη et au masculin δστακός, πιθηκός, μάληκος (sur lequel voir O. Masson, „Vocabulaire grec et anthroponymie : le substantif μάληκος et le nom Μάληκος ou Μάληκος“, *Mélanges...* P. Chantraine, Paris, 1972, p. 119—122). Hésychius cite μήκα (glosse κέρατα, s.u. μηκάδες), dérivé secondaire de μηκάς, μηκάδουμ (voir *infra*). Βήκη doit être formé à partir de la base βη- élargie en -κ- par analogie des noms dérivés de la base μηκ-, voir *infra*. Il existe une glose d'Hésychius, βηκώνιον είδος βοτάνης; K. Latte, dans son édition, rapproche de βηκίον (*Diosc.* 2, 33), le dictionnaire *LSJ* suggère de corriger en μηκώνιον (= μήκων „oipum ou euphorbe“, cf. P. Chantraine, *DE*, s.u. μήκων). La correction ne s'impose pas, trois hypothèses peuvent être formulées pour expliquer le mot: 1) βηκώνιον = μηκώνιον, si μηκ(η)- dans μήκων a été réinterprété comme onomatopéique et donc équivalant à βη(η)- pour le cri de la chèvre; 2) βηκώνιον = βηκίον, plante utilisée contre la toux (βήξ, βηχής); mais il faudrait supposer arbitrairement une désaspiration de l'occlusive; 3) βηκώνιον dériverait de βηκίον: il désignerait une plante grimpante, une sorte de chèvrefeuille ou une plante telle „l'herbe-aux-boucs“ (*chelidonium majus*: une papaveracée); la finale en -ώνιον serait analogique de μηκώνιον.

¹⁹ πρὸς τοὺς καταρνῆ ἀναφωνήσαντας εἰωθασιν οἱ ἀντιτιθέντες ἀντεμβοῦσιν καὶ ἔστιν οἶονει σκῶμμα. "Ερμιππος Δημόταις (*Eustathe*, loc. cit.).

²⁰ Cf. français *bah!*

²¹ Leçon du *Mediceus*. Les scholies ont une variante πᾶ que les éditeurs, après Valkenaer, ont adoptée, considérant qu'il s'agit d'une abréviation de πατήρ (πάτερ): μᾶ Γᾶ μᾶ Γᾶ βόαν [Overdick : βοῶν M]/ φοβερὸν ἀπότρεπε, ὦ πᾶ, Γᾶς πᾶ, Ζεῦ. Schwyzer (*GG* I, 423, n. 2) donne d'autres exemples d'abréviation par apocope chez Palladas (*AP* 6, 85, VIe siècle de notre ère): θῶ pour θώρακα, κνῆ pour κνημῖδας, κρᾶ pour κράνος. Πᾶ < πάτερ aurait subi un allongement en tant peut-être que monosyllabe (cf. πᾶς, πᾶν et l'exemple de κρᾶ); mais on peut penser qu'il s'agit ici d'une forme d'hypocoristique abrégé de πάππα ou ἀππα (cf. ἀττα, ἀπφῆς): *π(α)ππα > πᾶ?

L'onomatopée βῆ amène à se demander comment on disait bêler, en grec. En français, le verbe provient du latin *bēlō* (gloses, cf. grec moderne βελάζω), doublet de *bālō*²², tous deux formés sur une base élargie en *-l-*: **bē-/*bā*²³.

Avec un *-l-* contigu à la labiale initiale, le grec utilise βληγάομαι (Aristiphanes, etc.), intensif du même type que βρυγάομαι, μυκάομαι²⁴. Un dérivé post-verbal est attesté depuis l'*'Odyssée* (12, 266), βληγή „bêlement“²⁵. Il existe un quasi participe ἡ βληγάς, „la bêlante“²⁶, formé sur le modèle de μηκάς. L'adjectif verbal²⁷ est employé par Eupolis pour désigner des imbéciles: τέκνα βληγητά, jeunes garçons bêlants, c'est-à-dire idiots (103 K).

La base onomatopéique simple **bē-* a servi, sous la forme élargie **bēl-* ou **blē-*, à former des verbes dérivés, soit avec une dorsale (cf. m. b. a. *bleken*, a. *blöken*), soit avec une dentale (cf. v. h. a. *bläzen*, anglo-saxon *bloētan*) soit sans autre élargissement (cf. v. sl. *bléjati*, lette *blēt*, m. h. a. *bloejen*).

On peut aussi se demander s'il y a un rapport étymologique entre le verbe *bêler* et le nom du *bêlier*. En grec, κριός désigne le bêlier en tant que reproducteur et doit être apparenté à κέρας²⁸. Dans la poésie, on rencontre aussi κτίλος²⁹ ou ἀρνείος, le mâle³⁰. Le correspondant latin de κριός est *ariēs*³¹, sans rapport non plus avec le verbe signifiant bêler. En ancien français, *aroj*³² est l'aboutissement de *ariēs*; le nom moderne du *bêlier* provient peut-être du *belin* attesté dans le *Roman de Renart* et qui passe pour emprunté, et n'apparaîtrait

²² Cf. Ernout-Meillet, *DE*, s.u. *bālō*. Le participe *bālantes* est le substitut poétique de *oues* d'après l'analogie de μηκάδες (de μηκάομαι).

²³ Malgré Varro (cf. n. 16) *bālāre* n'est pas issu de *baelāre*. Quant à l'élargissement en *-l-*, il a servi à former des verbes indiquant des bruits, tels *cuculāre*, *ējulāre*, *gracillāre*, etc. (voir Ernout-Meillet, *su. bālō*). Le verbe *blaterō*, ainsi que *blatiō*, est formé sur un autre radical (*blāte-lāre* > *blaterāre*, par dissimilation des liquides) et le sens de babiller, bavarder („faire blat(e)“) n'a rien à voir avec le bêlement.

²⁴ Cf. Schwyzer, *GG* I, 483. Hésychius mentionne βῆ λέγει· βληγᾶται ἢ θύει (cf. *supra*, n. 15) et βηλήσσει· βληγᾶται.

²⁵ Le timbre /a/ dans βλαχαῖ τεκέων (Eur., *Cycl.*, 58, lyr.): „les bêlements de jeunes agneaux“ est un hyperdorisme; cf. aussi Eschyle, *Sept.*, 348 (mais Thécorite a l'infinitif βληγᾶσθαι).

²⁶ Oppien, *C.* 1, 145. Voir pour μηκάς, *infra*.

²⁷ Chez Elien, *NA*, 2, 54, τὰ βληγητὰ désigne les moutons. D'autres dérivés de βληγή sont tardivement attestés : βληγηθμός, βλήγημα.

²⁸ Cf. P. Chantraine, *DE*, *s.u.*; peut-être doit-on poser **kr-i-ō* avec un suffixe *-wo-* (sur le traitement de *-i-ō*, voir A. R. Keiler, *A Phonological Study of the Indo-European Laryngeals*, The Hague-Paris 1970, p. 80—82).

²⁹ Κτίλος est peut-être en rapport avec κτίζω : c'est l'animal du truopeau „qui est apprivoisé, obéit, est domestique“ ou bien „qui apprivoise les autres bêtes“ (voir M. Casevitz, *Vocabulaire de la colonisation en grec ancien*, Appendice I, *s.u.* κτίλος, Paris, 1985).

³⁰ Le mot n'a pas de rapport avec (F)αρήν mais doit être rapproché de ἄρσην, cf. P. Chantraine, *DE*, *s.u.* ἀρνείος.

³¹ Cf. ombrien *erietu* = *arietem*. gr. ἔριφος, arm. *aru*, „mâle“.

³² Cf. ancien provençal *aret*.

pas avant le début du XVe siècle³³. Quelle qu'en soit l'origine, le nom de l'animal n'a rien à voir, ni en français ni dans les langues anciennes, avec le cri de l'animal.

Une autre onomatopée indo-européenne **mē*³⁴ a été employée pour désigner le cri des caprins ou des ovins, sans être attestée elle-même ni en grec ni dans les autres langues i. e.: c'est la base élargie **mēk-* qui a été productive et intégrée aux racines régulières³⁵. En grec, le couple ancien μεμηκώς (fém. μεμακυῖα)/μακών est du même type que λέληγκα/λακεῖν³⁶, κέκραγα/κραγεῖν. Le verbe μηκάομαι (présent tardif formé sur le modèle de βοάω, γοάω, βρυχάομαι, voir Schwyzer, *GG* I, 683) signifie bêler mais s'emploie pour un faon, un lièvre, des moutons qu'on poursuit. Le quasi participe μηκάς désigne d'abord la chèvre, puis l'agneau.

L'onomatopée lexicalisée **mē-k-* est apparemment moins précise que **bē*. Elle a perdu sa précision en s'intégrant anciennement dans les vieilles racines à alternance vocalique, alors qu'à l'origine elle devait désigner le cri du bouc, puis des chèvres et des agneaux. Tout se passe comme si **bē-* avait continué d'être une onomatopée (susceptible de fournir, indépendamment dans chaque langue, divers dérivés) tandis que *mēk* avait constitué une base vite intégrée dans le système morpho-phonétique.

Hors du monde animal, on trouve des exclamations exprimant divers sentiments, à forme redoublée.

Βαβαί (ou βαβαΐ): cette exclamation à redoublement, parfois elle-même redoublée (βαβαί βαβαΐ) ou élargie (βαβαΐάζει)³⁷, exprime

³³ Selon Bloch-Wartburg, *belin* serait emprunté au néerlandais *belhamel*: „mouton, conducteur de moutons“, littéralement „mouton à la sonnette“ (belle cloche + *hamel* mouton). Mais *belhamel* n'est pas attesté avant le XVIe siècle. B. — W. suggère une dérivation du néerl. *belle* en Picardie d'où est originaire le *Roman de Renart* et lieu de contact avec la civilisation française. Bélier aurait refoulé vers l'Est et l'Ouest *belin*. P. Guiraud (*Dic. des Etym. obscures*, s.u.) trouve qu'on va „chercher trop loin l'étymologie qui s'impose : *bela*, brebis, pluriel) a fourni un dérivé adjetival en *-arius* („relatif à“) : „**belarius* est „le conducteur de brebis (cf. *bouarius*, *bouvier*, *burdonarius*, *muletier*)“. Le problème n'est pas pour autant résolu: sans parler de la date tardive de l'attestation de *bélier* („de peu de poids en face de ces évidences internes“, selon P. Guiraud), on se demande où ont été trouvées les *bela* du latin, et comment le suffixe *-arius*, qui a formé des dérivés désignant des hommes assumant une fonction, a pu servir à former un nom d'animal.

³⁴ Sur la valeur imitative de la consonne *m*, voir M. Grammont, *Traité de phonétique*⁷, p. 388: „les consonnes nasales sont, par définition même, propres à imiter des bruits réellement ou apparemment nasaux“.

³⁵ Cf. skr. *makamakāyate*, bêler, russe *mekaty*, bêler, lit. *mekenu*, bêler (et balbutier), all. *meckern*, bêler, lat. *miccō*, crier (pour un bouc), skr. *mēka*, bouc (Lex.), arm. *mak'i*, mouton, irl. *meigel*, bêlement, beuglement, miaulement (voir J. Vendryes, *Lex. étym. de l'irl. ancien*, M 28). Le vocalisme distinct du latin prouve que **mēk* a fonctionné tôt comme une racine régulière ; en grec l'alternance **mak*/**mēk-* (il n'y a pas de **māk-* : on opposera la „vraie“ racine **māk*-/**mōk-*, cf. Pokorny, 669), indique à la fois le caractère secondaire de l'alternance vocalique et là normalisation morphologique de la base **mēk-* où, comme ailleurs, l'élargissement *-k-* est toujours présent (on opposera **mēk-* à *mēd-* ou **mē-t-*, penser).

³⁶ Le η de λέληγκα est peut-être un ancien ȝ : cf. λακέω, ἐλακησα.

³⁷ Cf. Kretschmer, *Glotta*, 22, 1934, p. 254.

l'étonnement, la surprise admirative (Euripide, Aristophane, etc.). Il y a un correspondant à sourde initiale, *παπαῖ*, exprimant l'étonnement, la douleur, et qui se présente aussi sous forme redoublée (*παπαπαπαῖ*, Aristophane, Tragiques) ou élargie (*παπαιάξ*, Aristophane)³⁸. De *βαβαῖ* dérivent diverses formations: *βαβάζω*³⁹ est glosé par Hésychius (β 1, Latte) *τὸ <μὴ> διηρθρωμένα λέγειν, ἔνιοι δὲ βοῶν*: „prononcer des paroles inarticulées; selon certains, crier“⁴⁰. Une forme nominale à suffixe en guttural, familier⁴¹, *βάβαξ*, signifie à l'origine „celui qui fait *babai*“, d'où „bavard“ (Archil. 33, Lycoph. 472). Le nom désigne aussi le *galle*, prêtre de Cybèle en Phrygie-selon une glose d'Hésychius⁴² -, peut-être ainsi dénommé par le cri qu'il proférait⁴³. Hésychius (β 5, Latte) atteste aussi un nom thématique *βάβακοι* · *ὑπὸ Ήλείων τέττιγες*, *ὑπὸ Ποντικῶν δὲ βάτραχοι*: dans les deux acceptations, il s'agit d'animaux aux cris persistants qui les font considérer comme des bavards⁴⁴.

Βαβάκτης, épithète de Pan (Cratinos, 321) ou de Dionysos (Cornutus), dieux joyeux⁴⁵, peut désigner „celui qui pousse des cris (inarticulés), sauvages et débridés“⁴⁶. Le sens de criailleur (avec suffixe *-της* de nom d'agent dans un dérivé secondaire) est indiqué par Hésychius: *κραύγασος*, l'adjectif qui fournit un sobriquet pour une grenouille *κραυγασίδης* (Batr. 246), ce qui renvoie aux *βάβακοι*, grenouilles selon les gens du Pont (d'après Hésychius, cf. *supra*).

Βάβαλον (glosé par Hésychius β 7, Latte, *κραύγαδον, Λάκωνες*) signifie aussi „criailleur“. La formation en *-l-* est analogue à celle de *λάλως*⁴⁷.

³⁸ Cf. latin *babae* et *papae*, empruntés au grec. Voir F. Skoda, *Redoublement expressif*, § 3. 34—35.

³⁹ Pour la formation des délocutifs (sur lesquels on consultera E. Benveniste, *Mélanges Spitzer*, 1958, p. 57—63 = *PLG* I, p. 277—285), on comparera *ἴζω* < *ἰώ* (cf. Perpillou, „Verbes de sonorité“, § 9). *οἰμάζω* < *οἴμοι* (cf. Perpillou, *ibid.*, § 6), *οἶζω* etc. Sur *βαβάζειν*, cf. Chantraine, *DE*, *su.*

⁴⁰ Zénodote ap. Ammonius, 231 cite un doublet *βαβ-ίζω* ou *βαβ-ύζω* glosé *βαβάζω*, crier, aboyer.

⁴¹ Cf. Chantraine, *Formation*, p. 379 sq. Ces mots en *ἄξ-* se sont confondus avec les mots expressifs en *ἄκ-*. Dans *βάβαξ*, le suffixe doit introduire une nuance péjorative.

⁴² *s.u.* *βάβακα*, (β 3, Latte).

⁴³ Voir E. Maass, *Rh. Mus.* 74, 1925, p. 469. K. Latte (éd. d'Hésychius, I 501—502) pense à une origine lydienne pour *βάβακα*, en évoquant sans raison valable le nom de Bacchus.

⁴⁴ Cf. F. Skoda, *Redoublement expressif*, § 3.35.

⁴⁵ Cf. Chantraine, *DE*, *s.u.*; Pokorny, 94; *βαβάκτης* dérive de *βαβαιάξ*. ou de *βάβαξ*.

⁴⁶ Hésychius (β 6, Latte) glose *δραγηστής*, *ὑμινθός*, *μανιάδης*, *κραύγασος*, *όθεν καὶ βάκχος*.

⁴⁷ La notion de bégayer s'exprime à partir d'une base **bal-*: cf. lat. *balbus* (voir Ernout-Meillet, *s.u.*; Pokorny, 91), grec *βαψβαίνω* (*βα-μ-βαίνω*). Sur les rapports entre bégayer et bavarder, voir note suivante,

Des noms tardivement attestés comme $\beta\alpha\betaίον$, bébé et $\beta\alpha\betaάλια$, berceau, se rattachent à cette notion de gazouillage, de criaillerie, de bruits inarticulés⁴⁸.

Criard ou bavard, l'être qui fait *babai*, prononce deux syllabes qui piétinent, qui ne veulent rien dire⁵⁰.

On peut alors se demander quelle est la véritable signification de $\betaάζω$. Verbe poétique, il est principalement, mais non uniquement, employé au présent⁵¹, contrairement à beaucoup de formations dérivées d'onomatopées⁵². Il apparaît surtout dans le discours direct, à la première et à la deuxième personnes.

Chez Homère (18 ex.), il se trouve surtout avec des adjectifs au neutre pluriel, compléments d'objet interne à valeur adverbiale, et parfois avec l'accusatif de la personne à qui on s'adresse. Les adjectifs adverbiaux sont dépréciatifs ($\grave{\alpha}\nuεμάλια$, $\nuήπια$, $\grave{\alpha}\piάτηλα$) ou laudatifs ($\pi\varepsilon\piνυμένα$, $\grave{\alpha}\rhoτια$). Quatre occurrences sont dans l'*Iliade*⁵³:

4, 355 (= 11,464) Ulysse conclut sa réponse aux insultes d'Agamemnon $\sigma\upsilon \delta\epsilon \tau\alpha\tilde{u}t\acute{o}$ $\grave{\alpha}\nuεμάλια$ $\betaάζεις$, „Quant à toi, tu ne profères là que du vent“⁵⁴.

16, 207, Achille rappelle aux Myrmidons les mauvaises paroles qu'ils ont prononcées contre lui $\tau\alpha\tilde{u}t\acute{o} \mu'\grave{\alpha}\gammaειρόμενοι$ $\thetaάμ'$ $\grave{\epsilon}\beta\grave{\alpha}\zeta\epsilon\tau\epsilon$, „Que de fois vous êtes-vous groupés pour tenir (à mon égard) pareils propos!“.

⁴⁸ Cf. Chantraine, *DE*, s.u. $\beta\acute{\alpha}\betaίον$ avec références. On notera en français dans un texte du XVI^e siècle : „les astrologues bégayent et bavardent de l'origine et cause des foudres“ (Baudon, *Trois Livres des charmes*, Paris, 1583, p. 391) : les deux verbes se complètent pour signifier : ne pas cesser de ne dire rien qui vaille, qui signifie réellement ; bégayer et bavarder peuvent être des notions conjointes. Voir aussi F. Skoda, *Redoublement expressif*, § 3.42.

⁴⁹ On comprend que les Élénens nomment les cigales $\beta\acute{\alpha}\betaωντο$, criaillieurs.

⁵⁰ Sur l'origine du français bavard, on dispute encore. Litré admet la dérivation à partir de bave et évoque bavasser (= bavarder, Montaigne). B. — W. dérive aussi bavard de bave, baver (qui a fréquemment le sens de bavarder jusqu'au XVII^e siècle) ; il part du latin populaire **baba*, mot onomatopéique (cf. babiller), „exprimant le babil accompagné de bave des petits enfants“. Bave a signifié jusqu'au XVII^e siècle babil, bavardage. P. Guiraud (*Dic. des Etym. obscures*, p. 93) considère **baba* comme une variante sans redoublement onomatopéique de la racine *babb-* (gonfler les joues, les lèvres) d'où procèdent babine, babiller. Il rapproche bave de boue (en postulant **boba*), en tant que production de bulle. Selon lui, baver, bavarder = „parler“, ne constituent pas un emploi métaphorique de baver „écumer“, mais il y aurait deux formes collatérales **babare*: 1) remuer les babines, 2) produire des bulles. Il évoque aussi la locution «tailler une bavette», combinant l'ancien et dialectal bavette et la bavette, collarlette sur laquelle l'enfant bave (= bavoir). Quoi qu'il en soit, le grec $\beta\acute{\alpha}\betaαζ$ bavard, c'est celui qui fait baba et le mot n'a évidemment rien à voir avec un **baba* > bave. Quant à **babb-* ce radical ne paraît pas avoir de réalité linguistique et sémantique avant le français.

⁵¹ L'aoriste $\grave{\epsilon}\beta\grave{\alpha}\zeta\alpha\zeta$, est cité par Hésychius (ε 60, Latte) ; le parfait $\beta\acute{\epsilon}\beta\alpha\kappa\tau\alpha\iota$ apparaît dans l'*Odyssée* (8, 408).

⁵² Son caractère archaïque est aussi indiqué par l'absence des préverbes.

⁵³ En 9, 313, où la majorité des mss. ont $\varepsilon\pi\eta$, confirmé par le témoignage de Platon, *Hipp. min.* 365 a, $\betaάζη$ est attesté par Eustathe.

⁵⁴ Cf. *Od.* 4, 837, où l'*eidolon* dit à Pénélope $\kappa\alpha\chi\delta\eta$ $\delta'\grave{\alpha}\nuεμάλια$ $\betaάζειν$, il est mauvais de parler sans certitude,

Les deux autres occurrences sont laudatives:

9, 58—59, Nestor à Diomède πεπνυμένα βάζεις / Αργείων βασιλῆας „tu parles en homme avisé aux rois des Argiens“⁵⁵.

14, 92 (= *Od.* 8, 240) ὅς τις ἐπίστατο ἦστι φρεσὶν ἀρτια βάζειν „un homme qui saurait en son coeur proférer les paroles adéquates“.

Dans l'*Odyssée* aussi, sens péjoratif et sens laudatif sont présents:

4, 32, Ménélas à Étéoneus: auparavant tu n'étais pas un sot (νήπιος) ἀτάρ μην νῦν γε πάτες ὃς νήπια βάζεις: „mais voilà qu'aujourd'hui comme un enfant tu profères des sottises“.

18, 332 (= 392) τοιοῦτος νόος ἐστίν, ὅς καὶ μεταμώνια βάζεις „ne sais-tu jamais débiter que sornettes“; avec un substantif complément 17, 461, ὅτε δὴ καὶ ὄντεδε βάζεις „car tu viens de proférer des insultes“.

Avec un adverbe, le sens est soit laudatif soit neutre, et le verbe signifie pleinement „parler“:

3, 127, Nestor évoque Ulysse οὗτε ποτ’ ἐν ἀγορῇ δίχ’ ἐβάζομεν οὐτ’ ἐνὶ βουλῇ „jamais à l'assemblée nous ne parlions différemment, ni au conseil“ (*βάζω* étant employé principalement dans l'illocution, nous pourrions traduire: „jamais nous ne nous sommes adressé des paroles contraires“).

18, 168, οἱ τ’εῦ μὲν βάζουσι κακῶς δ’ ὅπιθε φρονέουσι „Eux (les prétendants) lui adressent de belles paroles, en n'ayant au fond que de mauvaises pensées“.

Il y a aussi un exemple du verbe au parfait passif:

8, 408—409, ἔπος δ’ εἰ πέρ τι βέβακται/δεινὸν „S'il t'a été adressé quelque mot violent“.

Enfin le verbe est employé sans complément (mais avec apposition attributive) en 11, 511 (athétisé par Bérard) ἀεὶ πρῶτος ἐβάζε καὶ οὐχ ἡμάρτανε μύθων „(Néoptolème) prenait toujours la parole en premier et tous ses mots portaient“.

Il paraît, à l'examen des emplois homériques, que *βάζω* qui a d'abord dû signifier „faire ba“, c'est-à-dire ouvrir la bouche pour proférer un son à l'adresse de quelqu'un et non un mot (d'où l'emploi d'abord péjoratif?) a tendu à devenir un verbe de valeur neutre signifiant dire, parler.

Après Homère, on trouve le verbe au sens péjoratif chez Hésiode (*Trav.* 186, avec un datif μέμψονται δ’ ἄρα τοὺς χαλεποῖς βάζοντες ἔπεσσι), chez Pindare (*frag. adesp.* 157, Puech, νήπια βάζεις), chez Euripide (*Hipp.* 119, μάταια βάζει). L'exemple de *Rhés.* 719 (lyr.), πολλὰ κακῶς βάζειν ἐστίαν 'Ατρειδᾶν est proche du vers d'Eschyle, *Sept* 571, où, placé devant la porte Homoloës, Amphiaraos κακοῖσι βάζει πολλὰ Τυδέως βίαν „poursuit de ses invectives le puissant Tydée“. Dans les *Choéphores*, 882, le poète

⁵⁵ Cf. *Od.* 4, 206.

donne à βάζω son vieux sens „proférer des sons“, κωφοῖς ἀντῷ καθεύδουσιν μάτην ἀκραντα βάζω „je hurle à des sourds, ils dorment, je lance des sons sans que rien aboutisse“.

Le sens péjoratif reste encore net ensuite: Héronidas, 2, 102, εἴ τι μὴ ψεῦδος ἡ παροιμίη βάζει „si le mesonge ne profère pas quelque message“. Le poète Crinagoras(*AP* 7, 636) s'amuse à écrire ἐβληγημένα βάζειν „proférer des sons bêlants“.

Βάζειν devenu un équivalent expressif de „parler“⁵⁶, a fourni après Homère des dérivés nominaux employés dans la langue poétique.

Βάξις⁵⁷ désigne un son, une parole, de sens incertain (oracle) ou de forme indistincte (rumeur). A la première acception se rattache l'emploi d'Empédocle, 112, 11, κλύειν εὐηγέα βάξιν „entendre un son (divin) apaisant“; cf. Esch., *Prom.* 663; Soph. *Trach.* 87). A la seconde les emplois de Mimnerme, de Théognis, des Tragiques. Le mot semble un doublet expressif de ρῆμα, λέξις.

Tà βάγματα (Esch., *Perse*, 636 *hapax*) désigne les appels de barbares à un barbare (sons qui ne sont clairs que pour des barbares).

L'adjectif ἀβακής⁵⁸ a fourni un dénominatif ἀβακέω attesté dans l'*Odyssée*, 4, 249 (*hapax*): Hélène conte comment Ulysse, déguisé en mendiant, s'introduit à Troie, οἱ δ' ἀβακησαν/πάντες ἔγώ δέ μιν οἵη ἀνέγνων τοῖον ἐόντα/καὶ μιν ἀνηρώτων, „eux (les gens de Troie), tous, gardèrent le silence, moi seule le reconnus malgré son état et l'interrogeais“⁵⁹. Ἀβακέω, „rester muet“ d'où „rester tranquille“ a un doublet ἀβακίζομαι „rester tranquille“ (Anacréon, 334 LP=65 D, 74 B)⁶⁰.

Le groupe formé à partir de βάζω, est sans doute à l'origine onomatopéique. Les emplois du verbe ainsi que les formes nominales dérivées prouvent que le verbe a été tôt lexicalisé et a servi de dou-

⁵⁶ Outre βάζειν, un verbe βάσκειν (< *βάκ-σκειν (cf. λάσκω < *λάκ-σκω, voir Schwyzer, *GG* I, 708) apparaît chez Hésychius, (β 296, Latte) ainsi glosé : λέγειν, κακολογεῖν καὶ ἀνίστασθαι. Dans son édition, K. Latte supprime λέγειν et rapproche de βάσκανος, ce qui nous paraît peu plausible.

⁵⁷ Formé sur un thème à élargissement guttural βακ- (cf. βέβακται, ἔβαξας) et sur le modèle de λέξις.

⁵⁸ Voir Chantraine, *DE*, s.u. ; *Lex. frühlg. Epos*, s.u. ἀβακέω. L'adjectif se trouve chez Sappho, 120 L. — B. (72 B, 108 D) . . . ἀβάκην τὰν φρέν' ἔχω.

⁵⁹ On a interprété ἀβάκην depuis l'Antiquité de trois manières différentes : soit ils resteront silencieux, soit ils resteront tranquilles, soit ils ne reconnaissent pas (voir Chantraine, *DE*, s.u., ἀβακής). Le premier sens — qui convient à l'étymologie — contient les deux autres : les Troyens ne disent rien, donc ils ne s'émurent pas, ne reconnaissent pas Ulysse. Le verbe ἀβάκησαν est rapproché par Eustathe (Comm. *ad. loc.*) de βάζω, dire ; il est formé à partir de la base élargie βακ- qui apparaît dans ἔβαξας, βέβακται (sur le modèle de στίζω/ἔστιξα/ἔστιγματι στικτός; cf. aussi οἰμάζω/φύως).

⁶⁰ Hésychius (α 53 et 56, Latte) cite aussi ἀβακήμων (ἀλαλος, ἀσύνετος) et ἀβάκητος (ἀνεπίθονος; correction pour ἀβάκητος). Nous refusons le rapprochement suggéré par Fick et Bechtel (*Gr. Dial.* II, 282 et *Lexilogus*, s.u. ἀβακής), entre βακόν (πεσόν, selon Hésychius seul témoin du mot) et ἀβακής. Aucun verbe *βάκω, aor. ἔβακον n'est à supposer : l'onomatopée βακ-, à la base de βάζω (puis ἔβαξας, etc.) constitue en grec un radical fixe, manifestant qu'elle. n'est pas intégrée dans le système des radicaux réguliers, à alternance.

blet expressif de λέγω. Quant à l'onomatopée βα, redoublée elle a fourni des mots imitant le bégaiement ou le balbutiement.

D'autres onomatopées comportent un β initial. Βαῦ βαῦ (*Com. Adesp.* 1304 K) rend un grondement, un abolement⁶¹. Le verbe βαύζω s'emploie pour un chien et métaphoriquement pour une personne (Héraclite, Eschyle, Aristophane, etc.). Le composé δυσβάύκτος⁶² apparaît chez Eschyle, *Perses*, 574, où il qualifie une voix humaine: τεῖνε δὲ δυσβάύκτον/βοᾶτιν τάλαιναν αὐδάν, „tends ta voix misérable, dans un cri d'appel au triste grondement“.

Une onomatopée *βυ- (différente de l'onomatopée βῦ citée par l'*E. M.*, 216, 55, pour exprimer l'admiration et qui n'est pas autrement attestée) avec une voyelle longue sans doute (si le dérivé secondaire βύζα peut être pris en compte), note le cri du grand duc, βύζε⁶³. Le verbe délocutif est comme on s'attend βύζω. Malgré la tradition ancienne, nous donnerons à βύκτης (*Od.* 10, 20, βυκτάων ἀνέμων), comme fait E. Fraenkel⁶⁴, le sens de hurleur, ululeur: le mot est formé à partir de βυ- élargie en gutturale.

D'autres formations à redoublement évoquent soit le ronflement: βαυβάω (et βαυκαλάω)⁶⁵, soit la stupidité: βαβύρτας⁶⁶.

Une combinaison plus complexe associe la labiale, la liquide /r/ et éventuellement une gutturale /k/ ou /kh/. Avec le timbre /a/, plusieurs termes notent des bruits retentissants.

L'aoriste βράχειν⁶⁷ est homérique (on le retrouve dans la poésie alexandrine). Il s'emploie, chez Homère, surtout pour des armes qui résonnent quand elles s'agitent sur la poitrine d'un guerrier en mouvement (*Il.* 4, 420), quand le héros tombe (*Il.* 12, 396=13, 181=14, 420), quand les guerriers se battent (*Il.* 16, 566), quand on les jette à terre (*Il.* 19, 13), mais aussi pour un cri de guerre effrayant et pareil au bruit du bronze heurté (*Il.* 5, 859, 863), pour le cri que pousse un cheval blessé et qui expire (*Il.* 16, 468), pour des eaux qui bruissent quand s'y précipitent des guerriers (*Il.* 21, 9), pour la terre qui retentit du choc des dieux qui s'entrebatte (*Il.* 21, 387), pour le battant d'une porte qui est heurtée par la clé (*Od.* 21, 48—49: le bruit y est comparé au mugissement d'un taureau au pacage).

Le dérivé βράχαλος, connu par Hésychius⁶⁸, désigne le hennissement (déjà évoqué dans *Il.* 16, 468).

⁶¹ Cf. Chantraine, *DE*, s.u. βαύζω.

⁶² Noter l'élargissement guttural -κ- (comme aussi dans le participe βαύξας, Sophron) qui apparaît aussi dans βάζω/ἀβάκης.

⁶³ Cf. latin *būbō*, pers. *būm*, arm. *bu*. L'onomatopée *bū* fournit une base immobile dans diverses langues : cf. Chantraine, *DE*, s.u. βύζε. Pour la formation du délocutif, voir *supra*, n. 39.

⁶⁴ *Nomina Agentis*, I, 19, n. 1.

⁶⁵ Cf. Chantraine, *DE*, s.u. ; F. Skoda, *Redoublement expressif*, § 3.42.

⁶⁶ Cf. Chantraine, *DE*, s.u. ; F. Skoda, *Redoublement expressif*, § 3.40 ; O. Masson, *Rev. Phil.*, 1979, p. 250 sq.

⁶⁷ Hésychius (β 107, Latte) glose par ἡχῆσαι, ἕοφῆσαι.

⁶⁸ βράχαλον · γρεμετισμόν (β 1069, Latte).

Le présent $\beta\rho\acute{\alpha}\sigma\sigma\omega^{69}$, „agiter, vanner“, désigne un frémissement dû à un choc, un tremblement de terre, le bouillonnement de l'eau⁷⁰. Le doublet $\beta\rho\acute{\alpha}\zeta\omega^{71}$, „bouillonner“, s'est spécialisé au sens de „faire bouillir“⁷².

Le nom $\beta\rho\acute{\alpha}\gamma\chi\circ\varsigma$, avec nasale expressive, signifie l'enrouement, l'angine⁷³: il note un raclement rauque.

Deux verbes ont nettement une valeur imitative: $\beta\alpha\beta\rho\acute{\alpha}\zeta\omega^{74}$ s'emploie pour des cigales „qui font brabara“⁷⁵. Sur une base *brau-k-*, $\beta\rho\alpha\kappa\alpha\nu\sigma\theta\alpha\iota$ est glosé par Hésychius (β 1060, Latte) $\epsilon\pi\iota\tau\omega\nu\kappa\lambda\alpha\iota\delta\sigma\tau\omega\nu\pi\alpha\iota\delta\iota\omega\nu\lambda\acute{e}g\sigma\tau\alpha\iota\omega\zeta\mu\acute{e}\mu\eta\mu\alpha\varphi\omega\nu\eta\zeta^{76}$.

Avec un timbre /e/ bref ou long: $\beta\rho\acute{\epsilon}\kappa\epsilon\kappa\epsilon\zeta\zeta$, à double redoublement, imite le coassement des grenouilles (Ar. *Gren.* 209 sq)⁷⁷.

$\beta\rho\acute{\eta}\sigma\sigma\epsilon\iota\omega$ c'est cracher en toussant, éructer ($\tau\omega\mu\epsilon\tau\alpha\beta\eta\chi\delta\zeta\alpha\eta\alpha\pi\tau\beta\epsilon\iota\omega^{78}$). Mais, selon Hésychius⁷⁹, le verbe désigne aussi le bêlement. Là encore, il s'agit de sons stridents.

Avec voyelle de timbre /o/, une base élargie *bro-kh* rend peut-être compte du verbe qu' Hésychius (β 1191, Latte) atteste à l'aoriste $\beta\rho\acute{\delta}\alpha\iota\cdot\beta\alpha\phi\eta\sigma\alpha\iota$, „engloutir, avaler“ (cf. *AP* 9, 1; 11, 271). Il existe des formes à préverbé chez Homère et les poètes: *Od.* 12, 240 $\delta\bar{\alpha}\lambda\delta\tau\delta\tau\alpha\beta\rho\acute{\delta}\epsilon\iota\epsilon\iota\theta\alpha\lambda\acute{a}\sigma\sigma\eta\zeta\delta\lambda\mu\mu\sigma\delta\bar{\alpha}\nu\delta\omega\omega$ „Quand Charybde engloutit à nouveau l'onde amère“ (une variante $-\beta\rho\acute{\delta}\epsilon\iota\epsilon\iota$ atteste l'influence du groupe de $\beta\beta\rho\acute{\delta}\alpha\iota\omega^{80}$). Cf. aussi *Od.* 11, 586, $\delta\bar{\alpha}\omega\omega\delta\bar{\alpha}\pi\alpha\lambda\acute{e}\sigma\kappa\epsilon\tau\delta\eta\alpha\beta\beta\omega\chi\epsilon\omega$ „l'eau engloutie par un gouffre disparaissait“. Dans l'*Iliade*, 17, 54 $\delta\bar{\alpha}\beta\acute{e}\beta\beta\omega\chi\epsilon\omega$ (leçon de Zénodote: $\delta\theta\delta\bar{\alpha}\lambda\iota\zeta\delta\bar{\alpha}\alpha\beta\acute{e}\beta\beta\omega\chi\epsilon\omega$ „là où l'eau mouille suffisamment“) est plutôt à rapporter à $\beta\rho\acute{\epsilon}\chi\omega$, „inonder“⁸¹. $\kappa\alpha\tau\alpha\beta\rho\acute{\delta}\alpha\iota$ (*Od.* 4, 222, avec variante avec $-\omega-$) est

⁶⁹ Cf. Chantraine, *DE*, s.u.

⁷⁰ Voir aussi les dérivés $\beta\rho\alpha\sigma\mu\delta\zeta$, $\beta\rho\acute{\alpha}\sigma\mu\alpha$, tremblement de terre, bouillonnement de l'eau.

⁷¹ Pour le rapport $\beta\rho\acute{\alpha}\sigma\sigma\omega/\beta\rho\acute{\alpha}\zeta\omega$, on peut évoquer $\tau\acute{\alpha}\sigma\sigma\omega/\tau\acute{\alpha}\zeta\omega$ et partir de la base élargie en gutturalie *bra-k/g-*.

⁷² Sens du grec moderne.

⁷³ Le rapprochement avec v. irl. *brong(a)ide*, enrouement, ne prouve pas une étymologie indo-européenne, voir Chantraine, *DE*, s.u. $\beta\rho\acute{\alpha}\gamma\chi\circ\varsigma$, et F. Skoda, *infra*.

⁷⁴ Ananios, 5, 6 W ; Hésychius β 13, Latte ; voir F. Skoda, *Redoublement expressif*, § 2.17, 3.41 et 103 ; Perpillou, „Verbes de sonorités“, § 36.

⁷⁵ Cf. *supra*, $\beta\acute{\alpha}\beta\alpha\chi\omega\iota$.

⁷⁶ Voir *infra* l'onomatopée $\beta\beta\bar{\omega}$, $\beta\beta\bar{\omega}\bar{\omega}$, $\beta\beta\bar{\omega}\bar{\omega}\bar{\omega}$.

⁷⁷ On hésite à insérer ici le verbe $\beta\rho\acute{\epsilon}\chi\omega$, déferler avec fracas, qui évoque peut-être le bruit d'une pluie, d'une précipitation violente (voir Pindare, *ol.* 7, 62, $\beta\rho\acute{\epsilon}\chi\omega\theta\epsilon\omega\nu\beta\alpha\sigma\iota\lambda\epsilon\nu\delta\bar{\alpha}\mu\acute{e}\gamma\alpha\zeta\chi\mu\sigma\epsilon\alpha\iota\omega\pi\phi\acute{a}\delta\epsilon\sigma\iota\pi\delta\bar{\alpha}\lambda\iota\omega$, repris en 91, $\pi\phi\acute{a}\lambda\iota\omega\delta\bar{\alpha}\chi\mu\sigma\delta\bar{\alpha}\nu$; $\beta\rho\acute{\epsilon}\chi\omega$ a souvent un sens aoristique). Sur le problème étymologique, voir Chantraine, *DE*, s.u.

⁷⁸ Gal., *Lex. d'Hippocrate* ; l'auteur ajoute $\xi\eta\iota\omega\delta\bar{\alpha}\tau\omega\chi\omega\bar{\alpha}\iota\zeta\tau\omega\bar{\alpha}\iota\omega$ $\gamma\bar{\alpha}\phi\acute{a}\phi\omega\iota\omega\iota\omega$. A l'appui du rapport supposé de $\beta\rho\acute{\eta}\sigma\sigma\epsilon\iota\omega$ avec $\beta\acute{\eta}\sigma\sigma\epsilon\iota\omega$, on invoquera une glose d'Hésychius, (*s.u.* $\beta\rho\acute{\eta}\gamma\mu\alpha$, β 1117, Latte), $\beta\rho\acute{\eta}\sigma\sigma\epsilon\iota\beta\acute{\eta}\sigma\sigma\epsilon\iota$. Il est possible que le nom de la toux en grec provienne d'une onomatopée élargie $*b\bar{\epsilon}\bar{\epsilon}k-$ (voir F. Skoda, *infra*).

⁷⁹ $\beta\acute{\eta}\sigma\sigma\epsilon\iota\omega\beta\acute{\eta}\gamma\chi\omega\eta\tau\omega\iota\omega$, $\varphi\omega\eta\iota\tau\omega\pi\phi\acute{a}\beta\alpha\tau\omega$ (β 1121, Latte).

⁸⁰ Cf. Chantraine, *DE*, s.u. $\beta\rho\acute{\delta}\alpha\iota\omega$.

⁸¹ *Ibid.*, ss.uu. $\beta\rho\acute{\epsilon}\chi\omega$ et $\beta\rho\acute{\delta}\alpha\iota\omega$. Voir aussi *infra*, n. 89.

employé pour avaler un breuvage. Le dérivé $\beta\rho\chi\theta\omega$ „la gorge“ désigne la partie du corps qui engloutit⁸² (des liquides) ou ce qui est englouti, la *gorgée* (d'où $\beta\rho\chi\theta\zeta\omega$ „avaler une gorgée ou donner une gorgée“).

Avec voyelle de timbre /u/, on trouve $\beta\rho\tilde{u}n$ εἰπεῖν (Ar., *Nuées*, 1382), qui se dit des petits enfants qui piaillent en réclamant à boire⁸³. Le verbe $\beta\rho\tilde{u}\lambda\omega$ est un délocutif expressif „faire bru“⁸⁴.

Il faut citer ici le nom d'un coléoptère, ou d'un acridien, $\beta\rho\tilde{o}\nu\kappa\omega$ (Théophr. fr. 174, 4) avec des variantes dont l'existence prouve peut-être la valeur d'onomatopée⁸⁵: $\beta\rho\tilde{o}\nu\chi\omega$ (LXX., Philon), $\beta\rho\tilde{o}\nu\kappa\alpha$ (chypriote), $\beta\rho\tilde{e}\nu\kappa\omega$ (crétois), $\beta\rho\tilde{u}\kappa\omega$, $\beta\rho\tilde{o}\kappa\omega$, Il s'agit du nom de diverses espèces de sauterelles ainsi dénommées sans doute d'après leurs stridulations, faites avec leurs ailes ou leurs pattes. Mais le mot désigne aussi d'autres insectes, tels la mante religieuse, la sorte de coccinelle qui s'attaque aux grains, le bruche⁸⁶, ou le hanneton⁸⁷ dont le vol est strident. Cette dernière acception permet de rattacher à $\beta\rho\tilde{o}\nu\kappa\omega$ (hanneton) deux autres gloses d'Hésychius: $\beta\rho\tilde{o}\kappa\omega\cdot\mu\omega\rho\delta\zeta$ Ελληνες (β 1182, Latte) et $\beta\rho\tilde{o}\kappa\omega\cdot\dot{\alpha}\mu\alpha\theta\zeta\zeta$, $\dot{\alpha}\pi\alpha\dot{\iota}\delta\epsilon\nu\tau\omega\zeta\omega\cdot\omega\zeta\omega$ βόσκημα (β 1192 Late). On sait en effet que le hanneton en volant se cogne contre les obstacles et tombe: il passe ainsi pour étourdi, tête-à-l'évent, inepte⁸⁸.

Le parfait ancien $\beta\epsilon\beta\rho\tilde{u}\chi\omega$ (antérieur à $\beta\rho\tilde{u}\chi\dot{\alpha}\omega\mu\omega\omega$) est homérique⁸⁹; il a pour sens „rugir, gronder“ et s'emploie chez Homère pour

⁸² Cf. Chantraine, *DE*, s.u. $\beta\rho\delta\omega\mu\omega$; voir aussi, F. Skoda, *infra*, à propos de $\beta\rho\gamma\chi\omega$, la trachée.

⁸³ Autres formes: $\beta\rho\tilde{u}$ et $\beta\rho\tilde{o}$ (voir Chantraine, *DE*, s.u. $\beta\rho\tilde{u}$) ; en latin, *bu*, *bua*, *buæ*.

⁸⁴ $\beta\rho\tilde{u}\lambda\omega$ doit aussi imiter le bruit qu'on fait en buvant ($\beta\rho\tilde{u}\lambda\omega\cdot\dot{\alpha}\pi\omega\pi\iota\omega\omega$, Hésychius β 1246, Latte).

⁸⁵ Des gloses d'Hésychius renseignent sur ces diverses formes : 1) β 1206, Latte $\beta\rho\tilde{o}\nu\kappa\omega\cdot\dot{\alpha}\kappa\pi\delta\omega\omega\cdot\epsilon\delta\omega\zeta$, Ιωνες. Κύπριοι δὲ τὴν χλωραν ἀκρίδα $\beta\rho\tilde{o}\nu\kappa\alpha\omega$. Ταραντῖνοι δὲ ἀττέλεβον, ἔτεροι ἀρουράι. μάντιν. 2) β 1113, Latte $\beta\rho\tilde{e}\nu\kappa\omega\cdot\dot{\eta}\mu\omega\pi\alpha\cdot\dot{\alpha}\kappa\pi\zeta\zeta$, ὑπὸ Κρητῶν. 3) β 1061 Latte $\beta\rho\tilde{o}\nu\kappa\omega\cdot\dot{\alpha}\kappa\pi\delta\omega\zeta$. 4) β 1240 Latte $\beta\rho\tilde{o}\nu\kappa\omega\cdot\kappa\pi\mu\zeta\zeta$, οἱ δὲ βάρβαρος, οἱ δὲ ἀττέλεβος. La première partie de la glose doit concerner un homme „qui grince des dents“ (cf. $\beta\rho\tilde{u}\kappa\omega$, *infra*; voir aussi Chantraine, *DE*, s.u. $\beta\rho\tilde{u}\chi\dot{\alpha}\omega\mu\omega\omega$). 5) β 1181, Latte $\beta\rho\tilde{o}\kappa\omega\cdot\dot{\alpha}\pi\pi\epsilon\omega\beta\omega\zeta\zeta$ (cf. première glose).

⁸⁶ Le bas-latín *bruchus*, emprunté au grec, est à l'origine du français bruche.

⁸⁷ Cf. Strömberg, *Theophrastea*, 17 ; L. Gil Fernandez, *Nombres de Insectos*, p. 149.

⁸⁸ $\beta\rho\tilde{u}\kappa\omega$ comporte un suffixe formant des sobriquets. Pour le hanneton, citons M. Régnier, *Sat.* 16 : „Plus étourdi de peur que n'est un hanneton“ ; d'autres témoignages littéraires attestent la stupidité de cette bête.

⁸⁹ Cf. Chantraine, *Gram. Hom.* 1, 427. Sur le parfait a été créé $\beta\rho\tilde{u}\chi\dot{\alpha}\omega\mu\omega\omega$, du même type que $\mu\omega\alpha\omega\mu\omega\omega$, $\mu\eta\alpha\omega\mu\omega\omega$, $\beta\omega\alpha\omega$, $\gamma\omega\alpha\omega$ etc. (cf. Schwyzer, *GG I*, 683). Il y a cinq exemples du verbe chez Homère : au parfait (*Il.* 17, 264 ; *Od.* 5, 412), au plus-que-parfait, *Od.* 12, 242), au participe parfait (*Il.* 13, 393 ; 16, 486). Dans l'*Iliade*, 17, 54, la leçon $\dot{\alpha}\nu\alpha\beta\epsilon\beta\rho\tilde{u}\chi\omega\zeta$ est celle d'un seul manuscrit, appuyé par le témoignage, entre autres, de Zénodote, $\dot{\alpha}\nu\alpha\beta\epsilon\beta\rho\tilde{u}\chi\omega\zeta$ étant la leçon de la majorité de la tradition manuscrite et des témoins (un témoin atteste aussi $\dot{\alpha}\nu\alpha\beta\epsilon\beta\rho\tilde{u}\chi\omega\zeta$). Le sens de $\dot{\alpha}\nu\alpha\beta\epsilon\beta\rho\tilde{u}\chi\omega\zeta$, qui convient au contexte, explique que les éditeurs le préfèrent ici. Le verbe est ensuite employé par les poètes (Sophocle, etc.), mais on trouve aussi $\dot{\alpha}\nu\alpha\beta\mu\omega\alpha\omega\mu\omega\omega$ chez Platon (*Phédon*, 117 d). Pour les dérivés nominaux, cf. Chantraine, *DE*, s.u. $\beta\rho\tilde{u}\chi\dot{\alpha}\omega\mu\omega\omega$; remarquer l'emploi de $\beta\rho\tilde{u}\chi\eta\mu\omega\omega$

la mer qui se brise contre les pointes et les rochers, et pour un guerrier blessé qui râle. Mais les lexicographes donnent à $\beta\rho\chi\acute{\alpha}\omega\mu\alpha\iota$, le sens de rugir (lion) et de mugir (taureau), ce que confirment les dérivés nominaux, tels $\beta\rho\chi\eta\tau\acute{\eta}\rho$, ou épithète de la constellation du Lion, $\beta\rho\acute{\chi}\eta\mu\alpha$, rugissement. De la base fixe $\beta\rho\bar{u}-\chi-$ dérive aussi $\beta\rho\chi\alpha\nu\acute{\alpha}\omega\mu\alpha\iota$ (*hapax* de Nicandre, *Alex.* 221), „rugir“. Les dérivés du verbe $\beta\rho\bar{u}\chi\acute{\alpha}\omega\mu\alpha\iota/\beta\acute{\epsilon}\beta\rho\bar{u}\chi\alpha$ ont été contaminés par la famille groupée autour de $\beta\rho\bar{u}\chi\omega/\beta\rho\bar{u}\chi\omega$, notant des bruits de dents qui mordent ou claquent.

Une glose d'Hésychius (β 1224, Latte) fournit le mot $\beta\rho\omega\alpha\lambda\iota\gamma\mu\acute{\alpha}\varsigma$ (à l'acc.) qui est glosé $\psi\phi\o\varsigma$ et $\eta\chi\o\varsigma$. La famille autour de $\beta\rho\omega\alpha\lambda\iota\zeta\omega$ semble noter des bruits de chanteurs et de danseurs, dans des fêtes laconiennes. On peut encore ici partir de la base *brū-* élargie en liquide (-l-). En revanche, il n'est pas sûr que $\beta\rho\bar{u}\omega$ (et $\beta\rho\bar{u}\zeta\omega$), „foisonner“ (en parlant de plantes), „sourdre, jaillir“, soit formé à partir d'un radical onomatopéique⁹⁰.

Pour en finir avec les termes en *bru-*, nous mentionnerons le nom-racine * $\beta\rho\bar{u}\xi$ ⁹¹ supposé par l'acc. sg. $\dot{\nu}\pi\acute{o}\beta\rho\bar{u}\chi\omega$, adjectif dans l'*Odyssée* (5, 319), dit d'Ulysse que la tempête déposa pour longtemps „au fond de la mer“ (même emploi chez Hérodote, 7, 130: toute la Thessalie se trouve „submergeée“). Le mot est adverbe chez Aratos et Quintus de Smyrne. Le composé par hypostase⁹² $\dot{\nu}\pi\acute{o}\beta\rho\bar{u}\chi\iota\o\varsigma$ „sous l'eau“ est usuel en prose⁹³, le simple $\beta\rho\bar{u}\chi\iota\o\varsigma$ „profond“ se dit de la mer (Eschyle, Timothée, etc.); la valeur expressive du mot est sensible chez Eschyle (*Prom.* 1082) $\beta\rho\bar{u}\chi\iota\alpha\,\dot{\eta}\chi\omega\pi\alpha\rho\alpha\mu\omega\chi\acute{\alpha}\tau\alpha\iota\beta\varrho\omega\eta\tau\acute{\eta}\varsigma$ „Dans les profondeurs de la terre mugit en même temps la voix du tonnerre“ ($\beta\rho\bar{u}\chi\iota\alpha$ évoque $\beta\rho\chi\acute{\alpha}\omega\mu\alpha\iota$). Pour l'étymologie de * $\beta\rho\bar{u}\xi$, - $\beta\rho\bar{u}\chi\iota\o\varsigma$, on a pu penser à $\beta\rho\acute{\chi}\omega$ „submerger, inonder“⁹⁴; ce qui supposerait un traitement de $\zeta > \rho$ et n'expliquerait pas le rapprochement avec $\beta\rho\chi\acute{\alpha}\omega\mu\alpha\iota$ ⁹⁵. F. Bechtel (*Lexilogus*, 323) évoque le vers

pour des moutons par Eschyle (fr. 278 c, Mette). Pour la contamination de $\beta\rho\chi\acute{\alpha}\omega\mu\alpha\iota$ par $\beta\rho\bar{u}\chi\omega$, voir Chantraine, *DE*, s.u. $\beta\rho\bar{u}\chi\omega$; il est peut-être possible de distinguer $\beta\rho\bar{u}\chi\omega$, mordre et $\beta\rho\bar{u}\chi\omega$, grincer ou claquer des dents (cf. aussi $\beta\rho\chi\acute{\alpha}\omega\pi\mu\omega\tau\alpha\iota\omega$, claquer des dents de fièvre (Hésychius), et $\beta\rho\chi\acute{\alpha}\omega$, avec suffixe des verbes de maladie, pour un défaut de prononciation (*Cat. Cod. Astr.* 2, 167). Pour l'étymologie de $\beta\rho\bar{u}\chi\omega/\beta\rho\bar{u}\chi\omega$, on retiendra les réserves de Chantraine sur les rapprochements avec v. sl. *gryzp*, ronger et arm. *krcem*, qui supposent une labiovélaire initiale. Il nous paraît plus sûr de partir d'une onomatopée **bru-* encore sentie telle quelle en grec (d'où sa fixité).

⁹⁰ Pour $\beta\rho\omega\alpha\lambda\iota\zeta\omega$, voir Chantraine, *DE* s.u. $\beta\rho\omega\alpha\lambda\iota\zeta\omega\eta$. Quant à $\beta\rho\bar{u}\omega$, le sens originel n'incite pas à chercher une base onomatopéique, bien qu'on puisse penser à une „onomatopée sans bruit“ visuelle, cf. F. Skoda, *infra*, n. 149. Il semble que $\beta\rho\bar{u}\omega$, s'il était formé sur une base onomatopéique, serait anormalement formé: on s'attend à une formation en - $\zeta\omega$ (cf. $\beta\bar{u}\zeta\omega$, $\beta\acute{\zeta}\omega$) ou à partir d'une base élargie.

⁹¹ $\beta\rho\bar{u}\xi$, attesté par Hésychius (β 1312 Latte) qui glose $\beta\varrho\theta\acute{\o}\varsigma$, est soit une faute pour $\beta\rho\bar{u}\xi$, soit la contamination de $\beta\rho\bar{u}\xi$ par $\beta\varrho\theta\acute{\o}\varsigma$.

⁹² Cf. Schwyzler, *GG* II, 532.

⁹³ En grec moderne, $\dot{\nu}\pi\acute{o}\beta\rho\bar{u}\chi\iota\o\varsigma$ désigne le sous-marin.

⁹⁴ Cf. Chantraine, *DE*, s.u. $\beta\rho\bar{u}\chi\iota\o\varsigma$; Schwyzler, *GG* I, 351.

⁹⁵ Pour le traitement de $\zeta > \rho$ (cf. $\ddot{\alpha}\gamma\mu\beta\iota\varsigma$), voir M. Lejeune, *Phonétique*, § 201, n. 1.

de l'*Iliade* (17, 264, cf. *supra*, n. 89), βέβρυχεν μέγα κῦμα ποτὶ ρόον „La vaste houle gronde en heurtant le courant“. La quantité brève de *υ* dans -βρύχιος peut alors étonner mais si on admet une base originellement fixe *brū-kh-*, il est possible que ὑπέβρυχα doive son *υ* à l'intégration de *βρύξ, βρύχα.... dans le petit groupe des noms en -υξ, -υχος ou -υκος qui ont tous un *υ*: *πτυξ, πτυχός, δυνξ, -υχος στόνυξ, -υχος etc.⁹⁶. Quoi qu'il en soit, on peut supposer l'existence de la base onomatopéique *brū*⁹⁷ exprimant le grondement, le rugissement (d'une bête ou de l'eau)⁹⁸.

Ce rapide examen permet de reconstituer le double système de la dérivation onomatopéique. Il a existé en indo-européen des onomatopées simples qui dénotent des sons naturels, tels *bē, *bū, qui ont fourni des bases avec un même élargissement dans diverses langues, telle *bēl-/blē-. Certaines onomatopées élargies ont été assimilées en grec aux radicaux „réguliers“, tel *mēk-* (alternant alors avec *māk-*). D'autre part, le grec, comme d'autres langues, a utilisé des bases expressives plus complexes (dont un exemple a été fourni par l'étude des termes formés sur *bra-/bre-/bro-/bru-*), volontiers fixes et pour la plupart élargies par une gutturale et qui, ressenties comme onomatopéiques sans être nettement définies, ont fourni de nombreux dérivés dont certains manifestent la contamination entre les différents timbres vocaliques des bases.

II. Expressivité et médecine: les noms de la gorge

On accusera sans doute de hardiesse inconsidérée le philologue qui entreprend d'expliquer par l'onomatopée ou l'expressivité des termes médicaux, qui semblent, tout naturellement, ressortir à un vocabulaire technique et spécialisé, utilisé pour le développement de la transmission d'une science. Or, la constitution d'un lexique scientifique paraît devoir plus au λόγος qu'aux αἰσθήσεις. En fait, la formation des termes médicaux est autant redéivable à l'observation qu'au raisonnement et nul n'ignore combien la science du médecin est indissociable de la pratique médicale. Examen clinique, auscultation, palpation rendent perceptibles aux sens — vue, ouïe, toucher — des symptômes physiques entre lesquels le praticien établira une connexion qui lui permettra d'établir un diagnostic. La langue grecque fournit naturellement des termes expressifs, à l'origine non spécialisés, qui imitent les sonorités émises par le corps humain. La langue médicale les a réutilisés. On citera à titre d'exemples: λύγξ „hoquet“, λύζω „avoir le hoquet“ (Aristophane, Aristote; Hippocrate, Galien); βήξ „toux“, βήσσω „tousser“ (Hdt.; usuel en ion-att.; chez les médecins, en particulier, Hippocrate); κέρχυνος „sons rauques“ (Sophocle,

⁹⁶ Cf. Buck-Petersen, *Reverse Index*, p. 622.

⁹⁷ Nous nous proposons d'examiner ailleurs le groupe des mots formés sur le radical βρ-, que nous avons laissés de côté.

⁹⁸ D'autres bases onomatopéiques seront ultérieurement examinées, en particulier *mūi- (avec élargissement guttural).

Limiers, 134 = fr. 314 Radt) et „enrouement, râle“ (Hippocrate); γαργαρίζω „se gargariser“ (Hippocrate); βορβορύζω „murmurer, gronder“ (Aristophane) et „gargouiller“ (Hippocrate); βορβορυγμός „gargouillement, borborygme“ (Hippocrate); πτύω „cracher“ (Hom.; ion. -att., médecins), πτυάλον „crachat, salive“; σιαλον, σιελον „crachat, salive“⁹⁹ (Aristote, Xénophon, et médecins), σιαλίζω „cracher, baver, écumer“ (médecins) seront rapprochés de σιαὶ πτύσαι (Hésychius, σ 552, Schmidt).

Quelques noms de parties du corps peuvent s'expliquer comme des termes expressifs. Il s'agit évidemment d'organes ou de parties d'organes responsables de l'émission sonore ou qui, en tout cas, jouent un rôle dans la phonation. C'est ainsi que quelques noms de la gorge ou de parties de la gorge et de la trachée-artère (λαιμός, λαυκανία, λάρυγξ, βρόγχος, γαργαρεών, ἀσφάραγος, ἀσπάραγος, σφάραγος, φάρυγξ) sont vraisemblablement des formes expressives. Chacune, prise isolément, échappe à l'analyse. Mais, intégré à un champ morpho-sémantique¹⁰⁰, dont le centre est une base expressive et comparé, lorsque les faits linguistiques le permettent, à des champs parallèles en d'autres langues indo-européennes, chacun de ces termes anatomiques peut recevoir un éclairage nouveau.

Λαιμός, λαυκανία, λάρυγξ — Champ du radical expressif /la/ et de ses satellites.

Constitué de deux phonèmes sonores (liquide // et voyelle ouverte /a/), le radical /la/ suggère des *résonances* qui peuvent traduire un chant mélodieux (lat. *lallum*, *lallus*, „chant de la nourrice“, *lallare*, „chanter une berceuse“), un fredonnement (fr. *la la la*), ou la fluidité de la parole — et, péjorativement, le bavardage (λαλεῖν „laisser couler un flot de paroles“ → „bavarder“). Parfois redoublé, souvent élargi, ce radical se trouve au centre de tout un ensemble qui évoque, selon les combinaisons phonétiques choisies, divers sons qu'émettent généralement des êtres animés, pourvus d'un appareil phonatoire et buccal (hommes animaux) et, parfois, des objets implicitement animés.

Avec redoublement¹⁰¹ (λα-λα- ou -λα-λ-), /-la/ suggère en grec le bavardage des hommes (λαλαγή¹⁰², λαλεῖν, λάλος), celui d'animaux (λαλοῦσι μέν, φράζουσι δὲ οὐ : Plut., *Moral.* 909 a : „ils déversent des sons sans signification) qui sont dits „bavards“ (λάλαγες, désignation de grenouilles ou d'oiseaux chez Hésychius. λ 228, Latte). ou encore, les heurts des galets nommés λάλλαι (Hsch., λ 241).

⁹⁹ Σιαλος est glosé, dans le lexique d'Hésychius, σ 560, Schmidt, par σιελος, ἀφρός, πτύελος.

¹⁰⁰ Pour la notion de champ morpho-sémantique, on se reportera aux articles de P. Guiraud, *B. S. L.*, 52, 1956, p. 265—288; *B. S. L.*, 55, 1960, p. 135—154; *B. S. L.*, 57, 1962, p. 107—125; et au chapitre V (p. 125—154) des *Structures étymologiques du lexique français*.

¹⁰¹ Voir F. Skoda, *Le Redoublement expressif*, § 3.88 — § 3.90.

¹⁰² J. L. Perpillou place les termes à redoublement λαλαγ- dans un groupe de formes „reposant sur la répétition d'une syllabe liquide“ („Verbes de sonorité“, § 41).

La base redoublée traduit aussi des cris ($\lambda\alpha\lambda\acute{\alpha}\xi\alpha\nu\tau\epsilon\varsigma \cdot \beta\circ\acute{\eta}\sigma\alpha\nu\tau\epsilon\varsigma$, Hsch. λ 236; $\lambda\alpha\lambda\alpha\gamma\acute{\eta} \cdot \theta\acute{\alpha}\rho\upsilon\beta\circ\varsigma$, $\chi\rho\alpha\upsilon\gamma\acute{\eta}$, Hsch. λ 230), et, d'une manière générale, des résonances ($\lambda\alpha\lambda\bar{\omega}\nu \cdot \phi\theta\epsilon\gamma\gamma\acute{\omega}\mu\epsilon\nu\circ\varsigma$; Hsch. λ 245; $\lambda\acute{\alpha}\lambda\lambda\alpha\iota \chi\acute{\alpha}\nu\iota\varsigma \cdot \psi\eta\varphi\acute{\omega}\delta\eta\varsigma \chi\acute{\alpha}\nu\iota\varsigma$, Hsch. λ 233; $\lambda\alpha\lambda\acute{\alpha}\gamma\eta\mu\alpha \cdot \tau\bar{\omega} \chi\alpha\varphi\acute{\alpha}\nu\eta\mu\alpha, \tau\bar{\omega} \chi\chi\eta\mu\alpha$: *Souda*, λ 74).

/la/ a reçu divers élargissements¹⁰³ comme le montrent des formes, apparemment disparates, qu'il convient maintenant de relier: *la + i* : $\lambda\alpha\acute{\iota}\epsilon\iota\upsilon$ ¹⁰⁴ · $\phi\theta\epsilon\gamma\gamma\epsilon\sigma\theta\alpha\iota$ (Hsch. λ 125) : „émettre des sons“; *la + i + d* : $\lambda\alpha\iota\delta\rho\circ\varsigma \cdot \lambda\alpha\mu\upsilon\bar{\rho}\circ\varsigma \cdot \grave{\alpha}\alpha\alpha\iota\delta\bar{\eta}\circ\varsigma \dots$ (Hsch. λ 124) : „effronté, impudent“, acceptations péjoratives¹⁰⁵ de cet adjectif en -ρός dont le premier sens, non attesté, est „bavard“. Ce terme alexandrin (Callim. fr. 75, 4 ; 194, 82), considéré comme obscur¹⁰⁶, puisqu'aucune des étymologies proposées¹⁰⁷ ne peut satisfaire, trouve ici une explication. Comparable pour le sens à $\lambda\acute{\alpha}\lambda\lambda\circ\varsigma$, il en est parent. Alors que ce dernier repose sur la base redoublée $\lambda\alpha\lambda\bar{\omega}\lambda\bar{\omega}$, $\lambda\alpha\iota\delta\rho\circ\varsigma$ s'est constitué sur le radical /la/, élargi par *i* et *d*, tout comme $\lambda\alpha\mu\upsilon\bar{\rho}\circ\varsigma$ s'est formé sur le radical /la/, élargi par *m*, nous le verrons.

A ce champ en $\lambda\alpha\iota\cdot$ doit être intégrée la forme nominale $\lambda\alpha\mu\bar{\delta}\circ\varsigma$ ¹⁰⁸. Le grec connaît deux $\lambda\alpha\mu\bar{\delta}\circ\varsigma$. L'adjectif $\lambda\alpha\mu\bar{\delta}\circ\varsigma$, ή, ὄν, dont le neutre pluriel, $\lambda\alpha\mu\bar{\delta}\acute{\alpha}$, est employé adverbialement (Ménandre, fr. 106, Kock), est un synonyme de $\lambda\alpha\mu\bar{\delta}\circ\varsigma$, comme le montre la glose d'Hésychius, λ 136 : $\lambda\alpha\mu\bar{\delta}\acute{\alpha} \cdot \lambda\alpha\mu\bar{\delta}\circ\varsigma$, „avec effronterie“¹⁰⁹. Il l'est donc aussi de l'adjectif $\lambda\alpha\iota\delta\rho\circ\varsigma$ et s'intègre au même champ morphosémantique. Le substantif masculin $\lambda\alpha\mu\bar{\delta}\circ\varsigma$ (ό) est, à date ancienne, un nom de la gorge, du gosier. Chez Homère, il désigne une des parties du corps humain, les plus vulnérables¹¹⁰ au combat (*Il.* 13, 387—388 : ... βάλε δουρὶ / λαμπὸν ὑπ’ ἀγθερεῶνα: „il le frappa de sa pique, à la gorge, sous le menton“; *Od.* 22, 15 : κατὰ λαμπὸν . . . βάλεν ιῷ:

¹⁰³ Nous désignons ici par élargissement tout phonème, vocalique aussi bien que consonantique, qui s'ajoute au radical expressif pour fournir une structure plus ample.

¹⁰⁴ On évoquera la glose d'Hésychius, λ 89, Latte : $\lambda\alpha\acute{\eta}\mu\epsilon\nu\alpha\iota \cdot \phi\theta\epsilon\gamma\gamma\epsilon\sigma\theta\alpha\iota$.

¹⁰⁵ Des bases expressives qui suggèrent en premier lieu des sonorités servent fréquemment à l'expression de défauts : jectance, vantardise, ($\kappa\alpha\upsilon\gamma\acute{\eta}$, $\pi\acute{\epsilon}\rho\pi\epsilon\bar{\rho}\circ\varsigma$); sottise ($\beta\acute{\alpha}\beta\alpha\acute{\zeta} \cdot \mu\acute{\alpha}\tau\alpha\iota\circ\varsigma$, $\lambda\acute{\alpha}\lambda\lambda\circ\varsigma$, $\phi\lambda\bar{\alpha}\rho\circ\varsigma$, Hsch. β 9).

¹⁰⁶ P. Chantraine, *DE*, p. 613.

¹⁰⁷ H. Krahe („Die Sippe *laid-* (*laed-*) und *led-* im Illyrischen“, *Corolla linguistica — Festschrift Ferdinand Sommer*, Wiesbaden, 1955, p. 129—135) évoque des anthroponymes messapiens et illyriens, *Ledrus*, *Laiadius*, Σκερδιλαιάς; il a rapproché le groupe de l'adjectif lit. *pa-láidas* „libre, effréné“ (déjà, in *IF*, 54, 1936, p. 109) et de lit. *léidžiu* : lâcher, laisser aller“ (i.e. **leid-*). Cependant F. Solmsen („Zur Geschichte des Dativs in den indogermanischen Sprachen“, *KZ*, 44, 1911, p. 171) l'apparentait à $\lambda\bar{\eta}\nu$: „vouloir“. Cf. aussi J. Pokorný, *IEW*, p. 665 et P. Chantraine, *DE*, p. 653, s.u. λᾶ.

¹⁰⁸ F. Solmsen avait apparenté $\lambda\alpha\iota\delta\rho\circ\varsigma$ et $\lambda\alpha\mu\bar{\delta}\circ\varsigma$ (article cité de *KZ*, 44, 1911, p. 171), mais en proposant un rapprochement bien différent et peu satisfaisant avec $\lambda\lambda\alpha\iota\bar{\iota}\mu\alpha\iota$ et $\lambda\bar{\eta}\nu$.

¹⁰⁹ La traduction „avec gloutonnerie“, proposée par P. Chantraine, *DE*, p. 613, pour le fragment de Ménandre (106, Kock), ne s'impose pas.

¹¹⁰ On retrouve la même acceptation dans la tragédie (Euripide, *Phéniciennes*, 1091—1092) : ξέφος/λαμπὸν διῆκε.

„il l'atteint au cou de sa flèche“), celle aussi par laquelle passent nourriture et boisson (*Il.* 19, 209—210 : πρὶν δ’οὖ πως ἐν ἔμοιγε φίλον κατὰ λαιμὸν λείη/οὐ πόσις οὐδὲ βρῶσις ἐταίρου τεθνηώτος „jusque là aucune nourriture, aucune boisson ne pourrait passer par ma gorge, mon ami étant mort“). Ce terme, usité seulement pour les hommes dans l'épopée archaïque¹¹¹, a pu s'employer plus tard pour nommer la gorge des animaux (Euripide, *Suppliantes*, 1201 ; Aristophane, *Oiseaux*, 1560). Il est ignoré de la prose attique, mais réemployé par la prose tardive. *Λαιμός* est, dans la langue médicale, un nom de la gorge : Τοῦ λαιμοῦ, ὅδωρ θερμὸν κατὰ τῆς κεφαλῆς καταχεῖν ἢ μὴ ψυχος ἢ (Hippocrate, *Epidémies*, II, 6e section, § 6) : „pour la gorge, faire des affusions d'eau chaude sur la tête, s'il ne fait pas froid“. Dans le traité pseudo-hippocratique *du Coeur*, 2, il s'agit de la gorge d'un animal : ἔπειτα δὲ εἰ ἔτι πίνοντος ἀνατέμνοις τὸν λαιμόν, εὗροις ἐν τοῦτον κεχρωσμένον τῷ ποτῷ : „si on lui coupait la gorge, on la trouverait colorée¹¹² par la boisson“. Galien, 15, 656 (*bis*) l'indique aussi comme lieu de passage de la boisson. Hésychius, λ 143, Latte, donne *λαιμός* comme un nom du larynx en le glosant par λάρυγξ, βρόγχος et φάρυγξ¹¹³ et comme un nom du cou ou plutôt de la partie antérieure du cou (*ibid.*, glosé par τράχηλος) car τράχηλος, qui le définit, désigne en principe „la partie du corps qui tourne“ (113 *bis*), en l'occurrence le cou, mais plus souvent le devant du cou, puisque le mot s'oppose à αὐχήν „nuque“ et concurrence δέρη/δείρη „gorge“. *Λαιμός*, reconnu „expressif“ par P. Chantraine¹¹⁴, est cependant relégué parmi les mots sans étymologie, les hypothèses proposées¹¹⁵ pour expliquer la forme étant inacceptables. E. Boisacq¹¹⁶ avait déjà envisagé une origine onomatopéique pour ce nom grec de la gorge en le reliant à des bases traduisant des cris. *Λαιμός* est „celui qui résonne“ en émettant des sons différents comme le montre la différence de timbre et d'aperture des deux voyelles constituant la diphongue αι.

¹¹¹ Selon Pollux, 2, 206, *Bethe*, c'est un synonyme homérique de στόμαχος „gosier, gorge“ : „Ομηρος μέντοι τὸν στόμαχον καὶ λαιμόν...“

¹¹² Il s'agit d'eau teintée avec du bleu ou du minium.

¹¹³ Les Grecs ont longtemps confondu ce que nous distinguons par *larynx* et *pharynx*. Φάρυγξ désigne souvent le *larynx*. Pseudo-Hippocr., *Du coeur*, 2 : „si la plus grande partie de la boisson va dans le ventre, . . . , il en va aussi dans le larynx (πίνει δέ καὶ ἐς φάρυγγα).“

^{113 bis} Voir F. Letoublon et C. de Lambeertie, „La roue tourne“, *Rev. Phil.*, 106, 1980, p. 313.

¹¹⁴ *DE*, p. 614.

¹¹⁵ On se limitera à quelques rappels : E. Schwyzer, „Etymologisches und grammatisches“, *KZ*, 37, 1904, p. 150, suppose un *λαιτμός > λαιμός, à côté de λαῖτμα. F. Solmsen, article cité de *KZ*, 44, 1911, p. 171, l'apparente à λῆν „vouloir“ (c'était déjà le rapprochement proposé par Eustathe, *Commentaire à l'Iliade*, 1271,58). J. A. Huisman, „Ekliptik und Nord-Südbezeichnung im Indo-germanischen“, *KZ*, 71, 1953—1954, p. 104, suppose une racine *lei- liée à l'expression de *l'oblique* et rapproche lat. *obliquus*.

¹¹⁶ *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, s.u., λαιμός.

/la-u/, variante de /la-i/, apparaît à l'initiale d'un autre nom de la gorge, λαυκανία, ion. λαυκανίη. Il s'agit, là encore, de la partie antérieure de la gorge. „C'est en cet endroit qu'on égorgé les victimes... Les blessures y sont presque toujours immédiatement mortelles“¹¹⁷: φαίνετο δὴ ἡ κληγῆδες ἀπ’ ὄμων αὐχέν’ ἔχουσι/ λαυκανίην, ἵνα τε ψυχῆς ὕψιστος ὅλεθρος (Hom., Il. 22, 324—325): „Un point était visible, là où les clavicules séparent le cou des épaules, la gorge¹¹⁸; c'est là que la vie trouve une fin rapide“. Rufus d'Ephèse, *Du nom des parties du corps*, 68, précise: Τὸ δὲ πρὸς ταῦς κλειστὸν κοῖλον, “Ομηρος μὲν καλεῖ λευκανίην, οἱ δὲ ἱατροὶ ἀντικάρδιον καὶ σφαγήν: „Quant à la cavité qui se trouve entre les deux clavicules, Homère la nomme *leucanie*, mais les médecins la désignent par les mots *anticardion* et *lieu propre à égorer*“. Mais, à date ancienne, déjà, λαυκανίη désigne aussi l'intérieur de la gorge où passent nourriture et boisson (Il. 24, 641—652: νῦν δὴ καὶ σίτου πασάμην καὶ αἴθοτα οἶνον/λαυκανίης καθέγκα...: „Maintenant, j'ai pris quelque nourriture et laissé passer à travers ma gorge un vin couleur de feu“. Ces emplois anciens sont en tout point comparables à ceux de λαιμός qui présente la même dualité de sens (Il. 13, 388; Od. 22. 15; Il. 19, 209). Dans la *Souda*, λ 151, λαυκανίη est glosé par λαιμός. Hésychius, λ 413, Latte, utilise trois termes expressifs pour définir λαυκανία·τὸ ἀπηρτημένον τοῦ γαργαρεῶνος, λαιμός, φάρυγξ. Λαυκανία, ion. λαυκανίη, hellénistique et tardif λευκανίη¹¹⁹ (Oppien. Hal. 1, 755; A. Rh. 2, 192) repose, comme λαιμός, sur une base expressive, ici *lau*-qui, elle-même élargie en /k/→λαυκ- évoque les résonances du gosier interrompues par une occlusion sourde. Λαυκανία est donc, en premier lieu, un nom de la gorge, considérée comme une partie du corps émettrice de sons et, secondairement, le lieu de passage de la nourriture ou l'un des points vulnérables au combat. Les Grecs ont d'ailleurs employé le terme pour désigner d'une façon vague la partie antérieure du cou. Rufus d'Ephèse, *Du nom des parties du corps*, 48, montre que le terme peut nommer la partie haute ou la partie basse de l'avant du cou: τὸ δὲ ὑπὸ τὴν κάτω γνάθον σαρκῶδες, λαυκανίαν οἱ δὲ ἀνθερεῶνα μὲν τοῦτο, λευκανίαν δὲ τὸ πρὸς τῇ κλειδὶ κοῖλον ὄνομάζουσιν: „La partie charnue qui s'étend sous la mâchoire inférieure est dite *leucanie*; d'autres nomment cette région *anthéréon* et *leucanie* la cavité susclaviculaire“. Pollux, 2, 98, Bethe, présente aussi deux zones ainsi nommées, l'une ὑπὸ χειλεστιν „sous les mâchoires“, l'autre πρὸς ταῦς κλειστὸν „au-dessus des clavicules“. Λαυκανίη, qui semble dérivé d'un *λαύκ-ανος¹²⁰ doit être rapproché

¹¹⁷ Ch. Daremberg, „Etudes d'archéologie médicale sur Homère, *Revue archéologique*, 12, 1865, p. 252.

¹¹⁸ P. Mazon dans son édition de l'*Iliade*, fait remarquer (n. 1, *ad loc.*) que „le point désigné est l'échancrure qui se marque à l'extrémité supérieure du sternum et que l'on appelle vulgairement la *fourchette*“.

¹¹⁹ Λευκανίη peut résulter d'une altération phonétique (passage de αυ à ευ: E. Schwyzer, *GG* I, 198), ou avoir subi l'influence analogique de l'adjectif λευκός (P. Chantraine, *DE*, p. 623).

¹²⁰ H. Frisk, *GEW*, II, p. 90; P. Chantraine, *DE*, p. 623.

d'un nom de la langue (à aspirée expressive) λαυχάνη· γλῶσσα, Hsch. λ 429, organe jouant un grand rôle dans la phonation. Enfin, /lauk/ apparaît aussi dans λαυκή· φοβερά (Hsch. λ 415) „terrible“ c'est-à-dire „qui effraie“ par des sonorités effrayantes¹²¹. Le terme n'a pas d'étymologie¹²². Nous considérerons λαυκανία, au même titre que λαιμός¹²³, comme une forme expressive qui présente la gorge comme une partie *sonore* du cou (τὸ μεταξὺ τῆς λαυκανίας καὶ ἀνέχενος ἡχῶδες, ὡς φησι Κλέαρχος: schol. Plat., *Hipp.* min. 368 c, Greene, p. 179).

Elargi par ρ et suivi du suffixe grec à nasale expressive -υγξ¹²⁴, λα- fournit le nom du *larynx*¹²⁵. Le terme n'est pas homérique. Ses emplois chez les poètes attiques correspondent à ceux du λαιμός homérique : partie vulnérable et lieu de passage de la nourriture ou de la boisson. Ces deux acceptations coexistent dans les vers 575 et 576 des *Grenouilles* d'Aristophane: Ἐγώ δὲ τὸν λάρυγγ' ἀν ἐκτέμοιμι σου / δρέπανον λαβοῦσ' φτὰς χόλικας κατέσπασας: „Et moi, je voudrais, avec une serpe, trancher ce gosier avec lequel tu as englouti mes tripes“. Naturalistes et médecins décrivent cette partie du corps. Elle est située à l'avant du cou (Arstt., *Hist. An.* 493 a 5—6 : Αὐχὴν δὲ τὸ μεταξὺ προσώπου καὶ θώρακος καὶ τούτου τὸ μὲν πρόσθιον μέρος λάρυγξ : „Le cou est situé entre la face et le tronc. Sa portion antérieure est le *larynx*“), constitue un prolongement de la trachée-artère (Rufus d'Ephèse, *Du nom des parties du corps*, 67 : καὶ ἡ ὑπεροχὴ τοῦ βρόγχου, λάρυγξ : „la saillie que forme la trachée est le *larynx*“; Hippocr., *De la nature des os*, 1 : λάρυγξ ἐξ πλεύμονα καὶ ἀρτηρίην: „*larynx* conduisant au poumon et à la trachée-artère“). Les Anciens ont souvent confondu λάρυγξ et φάρυγξ. Galien cependant distingue *larynx* et *pharynx*, le *larynx* étant défini comme βρόγχου κεφαλή (*De usu partium*, VII, 11): „La tête de la trachée“.

¹²¹ Rappelons les noms expressifs de monstres féminins effrayants : Γοργώ (qui fait entendre de redoutables bruits de gorge) et la forme parallèle en nasale, Μορμώ. Nous en avons proposé une analyse dans *Le redoublement expressif*, § 3.61 et § 3.85.

¹²² Le rapprochement avec lit. *pa-lai-kis* „fanon de vache“ (A. Fick, *BB*, 1, 332) ne tient pas, la forme lituanienne étant *pa-liāukis* (cf. P. Chantraine, *DE*, p. 623).

¹²³ Eustathe, *Commentaire à l'Iliade*, 1271, 58, apparentait λαιμός et λαυκανία, mais en supposant malencontreusement un lien étymologique avec λῶ.

¹²⁴ Le même suffixe s'observe dans φάρυγξ. Il est parallèle au suffixe -υγξ qui apparaît dans les noms d'instruments de musique : σάλπιγξ „trompette“, σῦριγξ „syrinx“. Pour ce dernier terme, nous avons supposé une origine onomatopéique („Le syrinx dans le vocabulaire de l'anatomie en grec ancien“, *Mélanges Delebecque*, 1983, p. 382—384). La nasalisation est un procédé phono-expressif qui apparaît fréquemment dans les termes expressifs sonores. Nous avons dénombré cinq procédés phono-expressifs (*Le redoublement expressif*, § 9, 8 : gémination consonantique, aspiration, présence de *b*, timbre *a*, nasalisation). L'alliance de deux d'entre eux s'observe fréquemment. On sera ici sensible au timbre *a* de la voyelle dans le radical et à la présence d'une nasale dans le suffixe.

¹²⁵ *Larynx* est conservé dans la langue médicale moderne : voir Fr. Cl. Werner, *Wortelemente lateinisch-griechischer Fachausdrücke in der biologischen Wissenschaften*, Halle, 1968, p. 238.

Λάρυγξ est le responsable de l'émission sonore: τὰ μὲν οὖν φωνήντα, ἡ φωνὴ καὶ ὁ λάρυγξ ἀφίσιν, τὰ δὲ φωναὶ ἡ γλῶττα καὶ τὰ χείλη (Aristote, *Hist. Nat.* 535 a 32) : „Ainsi donc les voyelles sont émises par la voix et le *larynx*, les consonnes par la langue et les lèvres“ (trad. P. Louis). Aussi Galien conclut-il (*De usu partium*. XVI, 4) : ὁ λάρυγξ ἐστὶ τὸ πρῶτὸν τε καὶ κυριώτατον δργανὸν φωνῆς. Les dérivés expriment des sonorités. La réunion, dans une séquence expressive, du verbe λαρυγγίω et des formes nominales λαυκανίη et βραγχά est tout à fait remarquable (A. P. 11, 382, 2: καὶ περὶ λαυκανίην βραγχά λαρυγγίον „et sa gorge émettait des sons rauques“. Λαρυγγίζω¹²⁶ évoque une voix forte (Démosthène, *Sur la Couronne*, 291; Athénée, 9, 383 f) et une affectation (*Souda*, λ 130 : λαρυγγίζειν · τὸ πλατύνειν τὴν φωνὴν καὶ μὴ κατὰ φύσιν φθέγγεσθαι). On évoquera aussi λαρύνω, dit d'une colombe. Λάρυγξ est un terme expressif formé sur /lar/, alors que λαιμός l'est sur /lai/ et λαυκανία sur /lau + k/. Λάρυγξ constitue donc un parallèle morpho-sémantique de ces deux autres noms de la gorge. Λάρυγξ est attesté plus tard que φάρυγξ¹²⁷. H. Güntert¹²⁸ en conclut que λάρυγξ s'est formé sur le modèle de φάρυγξ, tandis que R. Strömberg¹²⁹ suppose que λάρυγξ est issu d'une contamination de λαιμός et de φάρυγξ. Mais l'absence d'attestation de λάρυγξ dans la littérature archaïque ne prouve pas que le terme n'ait pas existé dans la langue. Il est plus prudent de considérer λάρυγξ et φάρυγξ comme deux formes parallèles sans chercher à déterminer la priorité réelle de l'une par rapport à l'autre. Λάρυγξ est le nom de la gorge *sonore*, du larynx, puis de la trachée-artère¹³⁰. Ce terme anatomique a pu ainsi désigner la partie du corps qui en constitue le prolongement vers le bas¹³¹ (désignation de la gorge puis de la trachée qui descend vers les poumons).

Le rapprochement que fournit l'étymologie populaire (*Etym. Magn.* 555, 16) avec λαλῶ semblerait fantaisiste si l'existence d'un champ expressif¹³² en /la/ ne se trouvait mis au clair par l'existence d'un grand nombre de formes.

En évoquant aussi λαρυγγός glosé par ματαιολόγος (Hsch. λ 343) : „qui parle pour ne rien dire“, on est encore conduit à appréhender d'autres termes en /la-/.

¹²⁶ Le dérivé nominal λαρυγγισμός peut être employé pour les cris d'animaux (Plut., *Moral.* 2, 129 a : κοράκων λαρυγγισμός „croassement de corbeaux“).

¹²⁷ Voir plus loin, p. 54.

¹²⁸ *Ueber Reimwortbildung im arischen und altgriechischen*, Heidelberg, 1914, p. 119.

¹²⁹ *Griechische Wortstudien*, Göteborg, 1944, p. 59.

¹³⁰ Cf. R. Strömberg, *op. cit.*, p. 61.

¹³¹ De même στόμαχος „gorge, gosier“ fournit le sens tardif *d'estomac*, organe situé plus bas.

¹³² La comparaison que fait E. Boisacq, *DE*, s.u. λάρυγξ, avec néerl. *slurpen*, all. *schlürpfen* „humér“, montre que l'auteur du *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* avait le sentiment d'une origine expressive pour ce terme mais n'avait pu insérer λάρυγξ dans le champ expressif convenable.

/lam/ : λαμυρός, adjectif à suffixe -υρο-¹³³: „impudent“ (Xén., *Banquet*, 8, 24), défini dans *Etym. Magn.* 555, 35, par λάλος, στωμύλος, exprime l'abondance de sonorités, ici, le bavardage. C'est probablement sa première signification. Il a aussi le sens de *glouton*, ce qui ne surprend pas, les noms du *glouton* reposant volontiers sur des formes imitatives des bruits de la gorge. C'est le cas de slav. **gluti* „gosier“, russe *glot*, **glutati* „avaler“, lat. *glutto*, a. fr. *gлот*¹³⁴. De plus, le nom du gosier λαιμός — dont la forme adjective λαιμός, ḥ, óν, est glosée par λαμυρός, ἀναιδής (Hsch. λ. 124)—a pu conduire λαμυρός à prendre secondairement le sens de *glouton*¹³⁵.

/la-k/ évoque des cris¹³⁶: λακεῖν (aor.), λάσκω < *λάκ-σκω, λακερύζω.

/la-p/¹³⁷ s'observe dans les termes exprimant vantardise (λαπίζει· γαυροῦται: Hsch. λ. 315; λαπικτής· καυχητής: Hsch. λ. 317), ou mensonge (λαπιστής· ψεύστης: *Souda*, λ. 117).

/la-n/ est sensible dans λανίζει que le lexique d'Hésychius, λ. 274, glose par βρέχει, terme expressif qui se trouve au coeur d'un ensemble morpho-sémantique /brekh/ *brakh* /brankh/ *brokh* /bronkh/ *brūkh*¹³⁸, dans lequel figure un autre nom de la gorge.

Βρόγχος, βρόγχος — Champ de la base expressive /brk(h)/ à variations vocaliques.

On présente βρόγχος comme un nom de la trachée-artère, puis de la gorge. Nous supposerons que βρόγχος désigne, comme son doublet sans nasale et à suffixe -θος¹³⁹, βρόγχος, en premier lieu, la partie du corps sujette à la toux (βήξ, βηχός; dimin. βηχίονυνθος ἐν λαρυγγι: Hsch. β 588) et à l'enrouement (*AP*, 11, 382, 2: καὶ περὶ λαυκανίην βραγχὰ λαρυγγιόνων).

/bēk(h)/ traduit la toux (βήξ, βηχός). Avec introduction de la vibrante *r*, *brek(h)* imite la raucité de la toux et le râlement de la gorge. Hésychius, β 1117 définit βρῆγμα (neutre en -μᾰ formé sur /brēk(h)/ par ἀπότυσμα ἀπὸ θώρακος: „une expectoration de la poitrine“, en se référant à Hippocrate, *Maladies*, II, 47, et en terminant cette glose par l'équation βρήσσει· βήσσει. Avec voyelle /ā/ et nasalisation, /brankh/ apparaît dans le nom de maladie βράγχος (Hippocr., *Des vents*, 10: [„Si le mal se fixe sur les narines, il survient un coryza], ἦν δὲ ἐς τὰ στέρωνα βράγχος καλέεται: „mais s'il atteint la poitrine,

¹³³ E. Schwyzer, *GG* I, 482 ; P. Chantraine, *Formation*, p. 231.

¹³⁴ Cf. Ernout-Meillet, *DE*, s.u. *glutto*.

¹³⁵ Λαμία, monstre dévorant, est à mettre en rapport avec ce deuxième sens de λαμυρός.

¹³⁶ „La syllabe λακ- (alternant avec λάκ-...) a d'abord fourni plusieurs bases d'aoristes (λάκε, λέλακε) et de parfait (λέληκε) puis de futur (λακήσεται) et de présents diversement spécialisés : λάσκω ‘dire en criant’..., λακέζω: ‘pousser des cris’“ : J. L. Perpillou, „Verbes de sonorités“, § 19.

¹³⁷ Λαπ- peut aussi évoquer des bruits de langue et de bouche : λάπτω ‘avaler’ ; avec aspiration expressive, λαφ figure dans „dévorer“.

¹³⁸ Cf. I, p. 39—43.

¹³⁹ Ce suffixe s'observe dans des dénominations de parties du corps: ex. γνάθος: „mâchoire“ (cf. P. Chantraine, *DE*, p. 197, s.u. βρόξαι).

on le nomme bronchite". E. Littré traduit le terme par *rhume*, terme qui ne convient plus aujourd'hui, puisque nous appelons *rhume* la *rhinite*. Βρόγχος évoque la toux rauque et parfois étouffante du malade atteint de bronchite¹⁴⁰. Toux, enrhumement, expectoration sont présentés dans le lexique de Pollux, 2, 103, Bethe, comme des affections de l'intérieur de l'appareil buccal: ἀρρωστήματα δὲ τῶν ἐντὸς στόματος βὴξ καὶ λύγξ καὶ βράγχος καὶ βραγχᾶν. . . L'adjectif βραγχώδης caractérise une voix rendue rauque par l'enrouement (Pollux, 2, 117: φωνὴν. . . βραγχώδη).

Sans nasale /bräkh/ traduit des résonances¹⁴¹: βράχε· ἐψόφησε (Hsch. β 1170); βραχεῖν· ἡχῆσαι, ψοφῆσαι (Hsch. β 1171).

Avec un timbre vocalique différent et un allongement expressif de la voyelle, /brükh/¹⁴² évoque, dans le verbe βρύχω et le substantif correspondant βρυγμός, les gémissements rauques de la souffrance (Hippocr., *Des maladies des femmes*, 2, 120: βρύχει καὶ πῦρ ἔχει, καὶ ὀδύνη ἐς τὸ ἐπίστειον, καὶ ἐς αἰδοῖα: „la femme gémit, a de la fièvre; une douleur atteint le pubis et les parties génitales“; *ibid.*, 2, 113: καὶ πῦρ ἔχει καὶ βρυγμός: „la femme a de la fièvre et gémit“; cette occurrence rappelle mot pour mot celle du premier livre des *Maladies des femmes*, 64: καὶ πῦρ ἔχει καὶ βρυγμός), C'est à tort que l'on a traduit βρύχω par „grincer des dents“ et βρυγμός „par grincement des dents“¹⁴³. Il s'agit plutôt de cris plaintifs peut-être mêlés de râles. Ces formes doivent être rapprochées de βρῦχάομαι, „rugir, mugir“ (dit du lion, du taureau), et du parfait βέβρυχα qui n'est employé chez Homère que pour le gémissement du guerrier blessé (*Il.* 13, 393) et pour le bruit de la mer (*Il.* 17, 264). /Brükh/ variante de /brëkh/ et /brā(n)kh/ imite des sons de gorge.

Avec timbre o — voyelle vélaire — et nasalisation, /bronkh/ apparaît dans βρόγχος, lieu d'émission de ces sons d'arrière-gorge. Puis le substantif a pu désigner la trachée-artère¹⁴⁴ qui débouche dans l'arrière-gorge et qui est impliquée dans l'émission de souffles, râles, toux (Rufus d'Ephèse, *Du nom des parties du corps*, 67: τραχήλου δὲ τὸ μὲν ἔμπροσθεν, βρόγχος καὶ τραχεῖα ἀρτηρία, διὰ οὖ ἀναπνέομεν καὶ ἡ ὑπεροχὴ τοῦ βρόγχου λάρυγξ: „la partie antérieure du cou est le *bronkhos* ou trachée-artère, canal à travers lequel nous respirons; la saillie que forme le *bronkhos* est le larynx“; et 159: τῆς δὲ τραχείας ἀρτηρίας ὅλος ὁ πόρος καλεῖται βρόγχος: „on nomme *bronkhos* tout le canal de la trachée-artère“). Ces noms de la gorge,

¹⁴⁰ Par *bronchite* nous désignons une maladie des bronches. Dans notre terminologie *bronche* ne désigne plus la gorge.

¹⁴¹ Cf. J. L. Perpillou, „Verbes de sonorité“, § 18.

¹⁴² Cf. I., p. 41—42.

¹⁴³ E. Littré a choisi cette traduction. P. Chantraine, *DE, s.u.* βρύκω et βρύχω, l'a retenue.

¹⁴⁴ Cf. Hippocrate, *Des lieux dans l'homme*, 14, 7: τῶν ἀορτέων αἱ συνέχουσι τὸν πλεύμονα καὶ τὸν βρόγχον „(par) les bronches qui unissent le poumon et la trachée-artère“; Pollux, 2, 202: βρόγχον καὶ ἀρτηρίαν. C'est le diminutif βρόγχια (τὰ) qui, en grec, désigne les bronches.

$\beta\rho\gamma\chi\circ\varsigma$, $\beta\rho\chi\theta\circ\varsigma$ et, secondairement de la trachée (seul $\beta\rho\gamma\chi\circ\varsigma$ présente cette évolution sémantique) sont des termes expressifs¹⁴⁵, chacun des phonèmes qui constituent le radical /bro(n)kh/ produisant des effets auxquels on ne peut demeurer insensible.

$\Gamma\alpha\gamma\alpha\rho\epsilon\omega\nu$: „trachée-artère, luette“, $\gamma\epsilon\rho\gamma\epsilon\rho\circ\varsigma$: „trachée“ — Champ morpho-sémantique de /gar/ger/.

Ce sont encore des sonorités de gorge qui expliquent un autre nom de la trachée. Sur le radical /gar/ formé d'une association de consonne vélaire sonore, voyelle ouverte *a* et liquide *r*, s'est constitué le verbe à redoublement $\gamma\alpha\gamma\alpha\rho\iota\zeta\omega$ (avec suffixe -*iζω*): „se gargariser“. Le dérivé post-verbal $\gamma\alpha\gamma\alpha\rho\epsilon\omega\nu$ (δ) désigne le lieu des gargarismes (sens précis non attesté), mais s'est spécialisé comme dénomination de la luette (Hippocr. *Pronostic*, 23) ou de la trachée (Arstt., *Hist. An.* 492 b 11: [L'inspiration et l'expiration se font à partir de la poitrine] $\kappa\alpha\tau\alpha\tau\delta\omega\gamma\alpha\rho\epsilon\omega\nu$, „le long de la trachée“. Avec un timbre différent, la forme thématique $\gamma\epsilon\rho\gamma\epsilon\rho\circ\varsigma$ est glosée par $\beta\rho\gamma\chi\circ\varsigma$: „trachée-artère“, dans le lexique d'Hésychius, γ 414. D'autres langues indo-européennes tirent des effets semblables de l'association consonne vélaire sonore et liquide *r* pour nommer la gorge: lat. *gurguliō*, v. h. all. *gurgula*, a. fr. *gargate*, port. *garganta*¹⁴⁶.

$\Sigma\varphi\alpha\rho\gamma\circ\varsigma$, $\dot{\alpha}\sigma\varphi\alpha\rho\gamma\circ\varsigma$, $\dot{\alpha}\sigma\varphi\alpha\rho\gamma\circ\varsigma$: „gorge, trachée“ — Champ morpho-sémantique de /spharag/sparg/.

Une autre association: sifflante, consonne aspirée, liquide *r*, voyelle *a*, vélaire sonore fournit une base extrêmement expressive $\sigma\varphi\alpha\rho\gamma$ qui peut imiter, tout à la fois, sifflements, souffles, râles, bruits de gorge. Thématisée, elle fournit un autre nom de la gorge, de la trachée et, par extension, du cou, comme il ressort clairement de la glose d'Hésychius σ 2857: $\sigma\varphi\alpha\rho\gamma\circ\varsigma \cdot \beta\rho\gamma\chi\circ\varsigma, \tau\rho\acute{a}x\eta\lambda\circ\varsigma, \lambda\alpha\mu\circ\varsigma, \psi\acute{o}\phi\circ\varsigma$: „trachée, cou, gorge, bruit inarticulé“. Ce terme, qui traduit un bruit — sens attesté par le dernier substantif d'Hésychius — et qui s'est spécialisé en divers emplois anatomiques, est inseparable des verbes $\sigma\varphi\alpha\rho\gamma\epsilon\omega\alpha\iota\colon$ „grésiller, crétiner“ (Hom., *Od.* 9, 390), „regorger, être gonflé“ (Hom., *Od.* 9, 440), $\sigma\varphi\alpha\rho\gamma\iota\zeta\omega$: „faire siffler“ (Hés., *Th.* 706), mais aussi „tonner, troubler, résonner“ (Hsch. σ 2855 Schmidt : $\sigma\varphi(\alpha)\rho\gamma\iota\zeta\epsilon\iota \cdot \beta\rho\alpha\eta\tau\tilde{\alpha}, \tau\alpha\beta\alpha\tau\tau\epsilon\iota, \psi\alpha\phi\epsilon\tilde{\alpha}$; et ε 6437, Latte: $\dot{\epsilon}\sigma\varphi\alpha\rho\acute{a}\gamma\iota\zeta\alpha\iota\colon \cdot \dot{\epsilon}\delta\delta\alpha\eta\alpha\eta\iota\colon \mu\alpha\tau\alpha \psi\acute{o}\phi\alpha\eta\tilde{\alpha}\chi\alpha\eta\alpha\eta\iota\colon$). Comme second terme de composés traduisant des bruits, on rencontre - $\sigma\varphi\alpha\rho\gamma\circ\varsigma$ ¹⁴⁷. Sans aspiration, le grec $\sigma\varphi\alpha\rho\gamma\alpha\omega$ peut impliquer le gonflement responsable d'une explosion, de craquements. On compare-

¹⁴⁵ Le terme d'*expressif* est timidement proposé par P. Chantraine, *DE*, p. 197, *s.u.* $\beta\rho\gamma\chi\circ\varsigma$. Encore l'emploie-t-il pour caractériser le phénomène de nasalisation que H. Frisk, *GEW*, I, p. 270, renonçait à expliquer („mit unerklärter Nasalinfiltrierung“).

¹⁴⁶ Cf. Ernout-Meillet, *DE*, *s.u.* *gurguliō*; J. André, *Redoublement*, p. 22—23; F. Skoda, *Le redoublement expressif*, § 3.58.

¹⁴⁷ On citera $\dot{\epsilon}\tau\iota\sigma\varphi\alpha\rho\gamma\circ\varsigma$ „au grand fracas“, $\dot{\alpha}\nu\epsilon\mu\circ\varsigma$, $\beta\alpha\mu\circ\varsigma$, $\lambda\iota\gamma\mu\circ\varsigma$, etc. : cf. P. Chantraine, *DE*, p. 1075, *s.u.* $\sigma\varphi\alpha\rho\gamma(\gamma)\circ\varsigma$.

ra¹⁴⁸ ces bases σφαραγ-/ σπαργ- à de nombreux verbes sonores de l'indo-européen : skr. *sphürjati* : „éclater“; lit. *srag-ù*, -eti: „explorer, craquer“; anglo-sax. *sprecan*, v. h. all. *sprehhan*: „parler“, avec une intéressante spécialisation.

Ασφάραγος constitue un doublet à prothèse de σφάραγος. Attesté à date ancienne, il désigne la trachée (*Il.* 22, 328: οὐδ' ἀρ' ἀσφάραγον μελίη τάμε χαλκοβάρεια, / ὄφρά τι μιν προτιείποι ἀμειβόμενος ἐπέεσσιν: „la lourde pique de bronze ne perça pas cependant la trachée; Hector put ainsi répondre et dire quelques mots“). Il a dû aussi désigner la gorge — sens du reste attesté tardivement dans la littérature (Quintus de Smyrne, 11, 82: . . . ἦ δ' ἀσφαράγοιο διὰ πρὸ/ἐσσυμένη ἀλεγεινὸν ἐξ ἴνιον ἤλθε τένοντος: „La javeline, traversant la gorge, pénètre dans son essor, jusqu'aux nerfs du tendon cervical“ (trad. F. Vian) et dans les lexiques. Hésychius, α 7966, Latte, définit le terme non seulement par βρόγχος, mais aussi par φάρυγξ. La *Souda*, α 4297, fournit trois synonymes en glosant ἀσφάραγος par φάρυγξ, στόμαχος, λαιμός, Pollux, 2, 206, Bethe, donne aussi le mot comme un synonyme de βρόγχος en soulignant par un rappel homérique son rôle — du reste indubitable — dans la phonation: τὸν δὲ βρόγχον ἀσφάραγον καλῶν καὶ φωνῆς ὅντα πορείαν ἐπιστάμενος, ἀτμητον ἐπὶ Ἐκτορι τετήρηγκεν.

La base σφαραγ- présente donc, en grec, une variante à prothèse: ἀσφαραγ-, une variante sans aspirée σπαραγ-¹⁴⁹ et, avec syncope, σπαργ-. On avait toujours refusé d'analyser σφάραγος et ἀσφάραγος comme des doublets. E. Boisacq¹⁵⁰ jugeait même peu satisfaisant du point de vue sémantique un rattachement à σφάραγος · ψοφός „bruit“, alors que c'est précisément ce premier qui conduit aux désignations de la gorge et de la trachée. P. Chantraine¹⁵¹ a tenu à distinguer ἀσφάραγος, terme d'anatomie, et -σφάραγος, second membre de composé, en supposant que la glose d'Hésychius, σ 2857, Schmidt, était le fruit d'une contamination. Au contraire, la réunion dans une même glose de ψόφος, λαιμός, βρόγχος, substantifs utilisés pour définir σπάραγος, loin d'être condamnable, nous paraît constituer un argument supplémentaire en faveur d'une analyse unitaire pour les trois représentants (σφάραγος, ἀσφάραγος, ἀσπάραγος) d'une base polymorphe (*a*)sp(h)ar(a)g.

¹⁴⁸ Voir P. Chantraine, *DE*, p. 1075.

¹⁴⁹ La base σπαραγ- présente elle-même une variante à prothèse, ἀσπαραγ-. Elle fournit ἀσπάραγος : „asperge“, qui apparaît aussi sous la forme ἀσφάραγος, dite attique par Phrynicchos, 89 (cf. P. Chantraine *DE*, p. 130 „s.u. ἀσφάραγος“). La base expressive sonore (ἀ)-σπαρ(α)γ-/(ἀ)-σφαραγ- : „faire du bruit en éclatant“ peut impliquer le gonflement responsable du bruit, d'où le sens „se gonfler“, puis „pousser“ avec effacement du bruit. L'expressif sonore est devenu „une onomatopée sans bruit, visuelle“. Le nom de la jeune poussie, de la tige symbolise la croissance et désigne, par spécialisation, l'asperge (plante à tiges).

¹⁵⁰ *DE*, s.u. ἀσφάραγος.

¹⁵¹ *DE*, p. 1075, s.u. σφάραγ(γ)ος.

Φάρυξ, φάρυγξ: „gorge, larynx, pharynx, trachée, („gorge“) → „précipice“ et les bases hypothétiques / (*s*)pharu(n)g/ (*s*)phara(n)g/, variantes des précédentes.

D' *'Ασφάραγος* à *φάρυγξ*, il n'y a qu'un pas que nous aident à franchir, outre la ressemblance phonique, les gloses des lexicographes : *ἀσφάραγος* · φάρυγξ ή βρόγχος (Hsch. α 7966, Latte); *ἀσφάραγον* · φάρυγγα, στόμαχον, λαμέν (Souda, α 4297). Ce terme ne se limite pas à désigner ce que nous appelons *pharynx*¹⁵², mais il figure parmi les nombreux noms de la gorge. Cette région, sujette à l'inflammation (Hippocrate, *Des affections internes*, 40 : πολλάκις δὲ καὶ φλεγμαίνει ὁ φάρυγξ: „souvent même la gorge s'enflamme“) est le siège de l'enrouement (*ibid., supra* : ἐν τῇ φάρυγγι δοκέει ἐνέχεσθαι, καὶ κέρχεται αὐτόν: „il lui semble qu'il a quelque chose dans la gorge et il est enroué“), aux râles (Hippocr., *Des maladies*, II, 26: καὶ ἐν τῇ φάρυγγι κάτω φέγγει: „la partie inférieure de la gorge est le siège d'un râle), aux sifflements rauques (Hippocr., *Epidémies*, VII, 26: καὶ ἐν τῇ φάρυγγι τὰ πολλὰ κερχαλέα ὑπεσύριζεν · ἀσθμα αἰτεῖ κατεύχει καὶ πεῦμα πυκνότερον: „presque constamment, il y avait dans la gorge un sifflement rauque; la dyspnée était continue, la respiration, accélérée“). Cette région, dite „sonore“ (*φάρυγξ* βομβεῦσα, *AP*. 11, 382, 15) fut longtemps confondue avec le *larynx*. Dans le traité hippocratique *Des chairs*, 18. la confusion entre *λάρυγξ* et *φάρυγξ* est totale: les deux mots sont commutables: „J'ai vu des gens qui, voulant se tuer, s'étaient coupé la gorge; ils vivent, il est vrai“, φθέγγονται δὲ οὐδὲν εἰ μή τις συλλάβῃ τὸν φάρυγγα: „mais ils ne parlent pas, à moins qu'on ne réunisse la plaie“. Cela prouve que l'air ne peut plus être attiré dans les cavités, le larynx étant coupé (*διατετημένου τοῦ λάρυγγος*). La synonymie, fréquente chez les Anciens, entre *λάρυγξ* et *φάρυγξ*, est soulignée dans la *Souda*, φ 117, *s.u.* φάρυγξ: φάρυγξ... σημαίνει πολλάκις τὸν λάρυγγα. Galien, toutefois, distinguait l'un de l'autre (*De usu partium*, VII, 11). *Φάρυγξ* a désigné le gosier comme passage de la nourriture. Homère présente cet emploi en 1 373, avec la forme de génitif *φάρυγος* qui suppose un nominatif archaïque *φάρυξ*. Il a été considéré comme source de la voix (Hippocr., *Des chairs*, 18). Le dérivé φαρυγγίζω, parallèle à λαρυγγίζω, signifie d'ailleurs „crier à tue-tête“ (Pollux, 2, 207; 4, 114). Chez les médecins tardifs, *φάρυγξ* a aussi désigné la trachée artère¹⁵³. Ainsi, le composé φαρυγγοτομία signifie „ouverture de la trachée“ *Φάρυγξ*¹⁵⁴ a dû être, à

¹⁵² Voir F. Cl. Werner, *Wortelemente*, p. 343.

¹⁵³ Ce sens était cependant exclu du passage de l'*Odyssée*, 1 373, comme le souligne Rufus d'Ephèse, *Du nom des parties du corps*, 56 : „Le *pharynx* (φάρυγξ) ou *pharygéthon* (φαρύγεθρον) est tout l'espace libre servant à la déglutition. Aussi Homère a-t-il dit : „Du vin et des débris humains s'échappaient de son gosier“. Ce n'est pas en effet de la trachée-artère et des poumons que le Cyclope vomissait la nourriture et la boisson ; c'eût été dire une chose singulièrement inouïe et absurde“

¹⁵⁴ Au pluriel, *φάρυγγες* est un nom de maladies de la gorge (Hippocr., *Aphorismes*, 3, 5).

l'origine, un des noms de l'arrière-gorge avant, d'être employé pour nommer ce que nous appelons *pharynx* et *larynx*; il a dû ensuite se spécialiser au sens de trachée¹⁵⁵.

Cette dénomination du gosier émetteur de sons (voix, enroulements, râles, souffles...) peut reposer sur une base expressive /phar-ug-/ proche du /sphar-ag/¹⁵⁶ de σφάραγος/ἀσφάραγος. En grec, φάρωγξ ne peut être séparé de φάραγξ „ravin“¹⁵⁷, terme pour lequel on pose une racine *bher-: „creuser, percer“¹⁵⁸. Pourtant, nous proposerons d'intégrer ce nom de gorge „bruyante“ φάρωξ, avec la forme plus récente φάρωγξ¹⁵⁹, le dérivé φαρύγεθρον, le doublet métaphorique φάραγξ, au champ morpho-sémantique dont le noyau est (*s*)pharag/(*s*)pharug. Des formes **σφάρωξ, **σφάρωγξ, **σφάραγξ, théoriquement possibles, auraient pu „faire écho“ à σφάραγος. Mais la rencontre des sèmes (profond, creux) communs aux noms de la gorge et du ravin et de ceux (couper, creuser) qu'apportent des termes, originellement distincts φάρος, φάρσος, φάρσαι (: *bher-) a pu favoriser la perte de l'élément sifflant initial dans cette désignation d'une partie du corps pourtant apte à émettre des sifflements (Hippocr., *Epid.* VII, 26 : ὑπεσύριζεν).

Ainsi les dénominations de la gorge, du larynx, du pharynx et de la trachée sont plus redéposables au symbolisme sonore qu'à la nomination scientifique.

La présence de la voyelle *a* dans huit de ces noms ne peut passer inaperçue: elle suscite l'image de la gorge déployée. On sera sensible aussi au parallélisme entre le champ expressif en /la/ et le champ en /ba/ imitatif du balbutiement. On remarquera d'ailleurs que les élargissements de /la/: /i/, /u/, /r/, sont perceptibles dans les représentants de /ba/: /ba-r/ dans βάρ-βαρ-ος: „bègue“: /ba-u/ dans βαυβάω „bercer“ < *baubaw-ō; /ba-i/ dans βαϊβαξ, nom du pélican.

L'*o*, voyelle d'articulation vélaire¹⁶⁰, représente bien des bruits de gorge (βρόγχος, βροχθός). La voyelle *u* (λάρυγξ, φάρωξ,

¹⁵⁵ Cette évolution sémantique est schématisée par R. Strömborg, *Griechische Wortstudien*, p. 60.

¹⁵⁶ La base -spharag- présente un élément initial /-s/- „procédé expressif, volontiers associé à l'emploi de sourdes aspirées : M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, § 23.

¹⁵⁷ J. Taillardat, in P. Chantraine, *DE*, p. 1180, s.u. φάρωξ rappelle le type connu de métaphore : lat. *fauces*, all. *Schlund*, serbe *gřlo*: „tous mots qui, comme le français *gorge*, se disent de la gorge humaine, puis de la gorge d'une montagne“. L'emploi d'un nom de partie du corps en géographie n'est pas rare. On appellera encore gr. δέρη „devant du cou, gorge“, utilisé pour désigner la combe (cf. H. van Effenterre, *Rev. Et. Anc.* 44, 1942, p. 47—52).

¹⁵⁸ C'est ainsi qu'on explique φάρος (τὸ) : „labour“, φάρσος (τὸ) : „pièce découpée“, φάρσαι : „fendre“ : cf. J. Taillardat, in P. Chantraine, *DE* s.u.

¹⁵⁹ La forme φάρωγξ gagne en expressivité par la nasalisation. Φάρωγξ constitue donc une variante expressive de φάρωξ. L'influence de λάρυγξ est possible. „Au Ve siècle apparaît φαρωγγ- vraisemblablement d'après λάρυγγ-“, fait remarquer J. Taillardat, article cité du *DE*.

¹⁶⁰ Cf. J. L. Perpillou, art. cit., p. 237, § 6.

φάρυγξ, φαρύγεθρον), prononcée [u] n'était pas très éloignée de la vélaire [o]; prononcée [ü], elle offre un timbre qui s'observe fréquemment dans les formes expressives¹⁶¹.

Le fréquent recours aux liquides caractérise des termes qui illustrent tantôt la fluidité de la parole (/l/), tantôt les râles, râlements, ronflements, grondements (/r/). La consonne sourde aspirée /ph/, marque généralement expressive dans les vocables grecs, y est d'autant plus ressentie qu'elle illustre bien la réalité des souffles ou de la suffocation de la toux. La nasale expressive de βρόγχος, λάρυγξ, φάρυγξ est „gutturale“. De telles formations, „souvent instantanées et situées au niveau de la parole“¹⁶², se sont cependant, pour beaucoup, perpétuées dans la langue médicale, courante ou spécialisée, dans la Grèce ancienne. La terminologie moderne en a sauvegardé quelques-unes, avec des précisions ou des modifications de sens. La distinction entre *larynx* et *pharynx* est maintenant claire. Le singulier *bronche* encore usité par E. Littré au sens d'arrière-gorge ou de trachée a cédé la place au pluriel *bronches* qui intéresse désormais le pneumologue plus que le laryngologue.

Received 7. III 1985.

¹⁶¹ „La voyelle u est donc ambivalente : historiquement, elle est issue d'un /u/, synchroniquement elle est en attique un /ü/, et à ce double titre apparaît dans des séries expressives“ : J. L. Perpillou, „Verbes de sonorités“, § 42.

¹⁶² Nous appliquerons à ces dénominations anatomiques cette formule par laquelle J. L. Perpillou définit les verbes de sonorité à vocalisme expressif en grec ancien (art. cit., p. 273, § 45).